

Contes de Noël



BeQ



Contes de Noël

Coppée – Lemonnier – Dickens – Daudet
Le Braz – Stevenson...

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 289 : version 1.01

Contes de Noël

François Coppée

Les sabots du petit Wolff

Il était une fois, – il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date, – dans une ville du nord de l'Europe, – dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient, – il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avaricieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au Jour de l'An et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une écuellée de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel, qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fit grand peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pignon sur rue et de l'or plein

un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres ; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rabais, avec le magister chez qui le petit Wolff allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écricateau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre-douleur.

Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer, quand arrivèrent les fêtes de Noël.

La veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents.

Or, comme l'hiver était très rigoureux, cette année-là, et comme, depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous chaudement empaquetés et emmitouflés, avec bonnets de

fouffure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines de tricot et bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégaine de paysan, firent sur son compte mille risées ; mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures, qu'il n'y prit pas garde. – Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés ; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu, avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachetaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier

échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries et des polichinelles. Et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son dos, avec une épingle, les deux brides de son bonnet, ce qu'elle ne faisait que dans ses jours d'inspiration, quand elle était sûre de réussir son fameux plat sucré.

Et puis, les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, de ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée avant d'aller se mettre au lit ; – et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étincelait par avance la joie d'apercevoir, à leur réveil, le papier rose des sacs de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les ménageries sentant le bois verni et les magnifiques pantins habillés de pourpre et de clinquant.

Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper ; mais, naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux

que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas, et il comptait bien, tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église.

Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ogivale, un enfant était endormi, un enfant couvert d'une robe de laine blanche, et pieds nus, malgré la froidure. Ce n'était point un mendiant, car sa robe était propre et neuve, et, près de lui, sur le sol, on voyait, liés dans une serge, une équerre, une hache, une biseau, et les autres outils de l'apprenti charpentier. Éclairé par la lueur des étoiles, son visage aux yeux clos avait une expression de douceur divine, et ses longs cheveux bouclés, d'un blond roux, semblaient allumer une auréole autour de son front. Mais ses pieds d'enfant, bleuis par le froid de cette nuit cruelle de décembre, faisaient mal à voir.

Les écoliers, si bien vêtus et chaussés pour l'hiver, passèrent indifférents devant l'enfant inconnu ; quelques-uns même, fils des plus gros notables de la ville, jetèrent sur ce vagabond un regard où se lisait tout le mépris des riches pour les pauvres, des gras pour les maigres.

Mais le petit Wolff, sortant de l'église le dernier, s'arrêta tout ému devant le bel enfant qui dormait.

– « Hélas ! se dit l'orphelin, c'est affreux ! ce pauvre petit va sans chaussures par un temps si rude... Mais, ce qui est encore pis, il n'a même pas, ce soir, un soulier ou un sabot à laisser devant lui, pendant son sommeil, afin que le petit Noël y dépose de quoi soulager sa misère ! »

Et, emporté par son bon coeur, Wolff retira le sabot de son pied droit, le posa devant l'enfant endormi, et, comme il put, tantôt à cloche-pied, tantôt boitillant et mouillant son chausson dans la neige, il retourna chez sa tante.

– « Voyez le vaurien ! s'écria la vieille, pleine de fureur au retour du déchaussé. Qu'as-tu fait de ton sabot, petit misérable ? »

Le petit Wolff ne savait pas mentir, et bien qu'il grelottât de terreur en voyant se hérissier les poils gris sur le nez de la mégère, il essaya, tout en balbutiant, de conter son aventure.

Mais la vieille avare partit d'un effrayant éclat de rire.

– « Ah ! monsieur se déchausse pour les mendiants ! Ah ! monsieur dépareille sa paire de sabots pour un va-nu-pieds !... Voilà du nouveau, par exemple !... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais laisser dans la cheminée le sabot qui te reste, et le petit Noël y mettra cette nuit, je t'en réponds, de quoi te fouetter à ton réveil... Et tu passeras la journée de demain à l'eau et au pain sec... Et nous verrons bien si, la prochaine fois, tu donnes encore tes chaussures au premier vagabond venu ! »

Et la méchante femme, après avoir donné au pauvre petit une paire de soufflets, le fit grimper dans la soupente où se trouvait son galetas. Désespéré, l'enfant se coucha dans l'obscurité et s'endormit bientôt sur son oreiller trempé de larmes.

Mais, le lendemain matin, quand la vieille, réveillée par le froid et secouée par son catarrhe, descendit dans sa salle basse, – ô merveille ! – elle vit la grande cheminée pleine de jouets étincelants, de sacs de bonbons magnifiques, de richesses de toutes sortes ; et, devant ce trésor, le sabot droit, que son neveu avait donné au petit vagabond, se trouvait à côté du sabot gauche, qu'elle avait mis là, cette nuit même, et où elle se disposait à planter une poignée de verges.

Et, comme le petit Wolff, accouru aux cris de sa tante, s'extasiait ingénument devant les splendides présents de Noël, voilà que de grands rires éclatèrent au dehors. La femme et l'enfant sortirent pour savoir ce que cela signifiait, et virent toutes les commères réunies autour de la fontaine publique. Que se passait-il donc ? Oh ! une chose bien plaisante et bien extraordinaire ! Les enfants de tous les richards de la ville, ceux que leurs parents voulaient surprendre par les plus beaux cadeaux, n'avaient trouvé que des verges dans leurs souliers.

Alors, l'orphelin et la vieille femme, songeant

à toutes les richesses qui étaient dans leur cheminée, se sentirent pleins d'épouvante. Mais, tout à coup, on vit arriver M. le curé, la figure bouleversée. Au-dessus du banc placé près de la porte de l'église, à l'endroit même où, la veille, un enfant, vêtu d'une robe blanche et pieds nus, malgré le grand froid, avait posé sa tête ensommeillée, le prêtre venait de voir un cercle d'or, incrusté dans les vieilles pierres.

Et tous se signèrent dévotement, comprenant que ce bel enfant endormi, qui avait auprès de lui des outils de charpentier, était Jésus de Nazareth en personne, redevenu pour une heure tel qu'il était quand il travaillait dans la maison de ses parents, et ils s'inclinèrent devant ce miracle que le bon Dieu avait voulu faire pour récompenser la confiance et la charité d'un enfant.

Camille Lemonnier

La Noël du petit joueur de violon

I

– Jean, dit à son domestique M. Cappelle de la maison Cappelle et C^{ie}, allez donc voir quel est ce tapage à la porte de la rue.

– Je n’ai pas besoin de me déranger, monsieur Cappelle, pour savoir que c’est le petit mendiant à qui vous m’avez fait donner deux sous ce matin, répondit Jean en regardant par la fenêtre du bureau.

– Ces mendiants ne nous laisseront donc jamais tranquilles, s’écria M. Cappelle. Tous les ans, je donne cent francs au bourgmestre pour les pauvres de la ville. Dites-lui cela, Jean, de ma part, et faites-le partir.

– Attendez un peu que j’aie fini d’épousseter votre grand fauteuil, monsieur Cappelle, et vous

verrez si je n'irai pas le lui dire. C'est incroyable comme il y a toujours de la poussière dans votre bureau. Comment donc ! cent francs aux pauvres de la ville ! Je lui dirai cela, soyez tranquille, et s'il lui prend envie de recommencer, je lui dirai par-dessus le marché que je n'ai pas le temps de courir du matin au soir après des rien-du-tout, des gueux, des rats, monsieur Cappelle...

Et Jean donnait de si furieux coups de son plumeau sur le fauteuil que les plumes se détachaient par poignées... – Oui, monsieur Cappelle, des rats. Cent francs par an ! vous badinez, je pense.

– Doucement, s'il vous plaît, Jean, vous allez déchirer le cuir de mon fauteuil. J'entends de nouveau le violon. Sortirez-vous à la fin ?

– Oui, monsieur Cappelle, fit Jean, en passant son plumeau sous son bras. Mettez-vous seulement un peu à la fenêtre pour entendre comment je vais l'arranger.

Puis il se planta au milieu du bureau, croisa ses bras, et regardant son maître d'un air attendri, la tête sur le côté, s'écria :

– Est-il Jésus Dieu possible que des rien-du-tout, des gueux, des rats, oui, des rats, monsieur Cappelle, viennent ennuyer jusque dans sa maison un monsieur si honnête, et qui donne cent francs par an aux pauvres de la ville ? Non, monsieur, cela n'est pas croyable.

Ayant ainsi parlé, Jean se dirigea lentement du côté de la porte, les bras croisés et le nez en terre, avec de petits hochements de tête, comme un homme qui médite sur ce qu'il vient de dire, mais, au moment de sortir, il releva les yeux, et interpellant son maître :

– Ainsi donc, monsieur Cappelle, je lui dirai de votre part... Qu'est-ce qu'il faudra dire, s'il vous plaît, monsieur ?

– Jean ! attendez un peu, cria en ce moment une joyeuse voix de petite fille.

Et Hélène, que tout le monde appelait Leentje dans la maison, entra en sautillant dans le bureau de son père. Oh ! la jolie enfant ! Elle avait dix ans, les joues roses, les cheveux blonds, les yeux bruns, et sa grande tresse serrée dans des noeuds de soie bleue battait son dos, comme une gerbe

d'épis tressés.

– Père, supplia-t-elle, un petit sou pour le joueur de violon qui est devant la porte de la maison. Jean ira le lui porter.

Mais M. Cappelle lui répondit avec humeur :

– Qu'as-tu à t'occuper de cet affreux petit drôle ? J'en ai assez de sa manivelle.

– Ah ! père, il est si gentil, fit l'enfant en joignant les mains, très doucement, et il joue si bien ; il n'a peut-être plus de père, car enfin... Est-ce que tu me laisserais aller jouer du violon aux portes des maisons, père ?

– Leentje, voilà une sottise question... Qu'y a-t-il de commun entre nous et les pauvres gens ? Tu es la fille de Jacob Cappelle, de la maison Cappelle et C^{ie}.

– La plus riche maison de la ville, Leentje, dit Jean en crachant derrière sa main, dans le corridor.

– Eh bien, père... Tiens ! je voulais te dire quelque chose de très raisonnable et voilà que j'ai oublié... Attends. Ah ! je sais maintenant... Je ne

voudrais jamais que ma poupée manquât de rien tant que je serai vivante, et pourtant je ne suis que sa maman. Voyons, un petit sou, s'il te plaît, papa, ou je le prends sur l'argent de mes économies.

– Tiens, voilà le sou, Leentje, mais c'est le dernier qu'aura ce petit mendiant. À votre âge, mademoiselle, j'étais déjà plus sérieux : je m'occupais des intérêts de la maison, au lieu de prendre attention à des coureurs de rue.

– Je suis pourtant bien sage, père. Je sais tous les jours ma leçon et j'ai eu hier encore trois bons points pour mon écriture.

– Oui, ma chérie, mais tu es pendue tout le jour à ma poche. Un sou est un sou, et dix sous font un franc, et un franc avec d'autres francs font au bout de l'année un joli intérêt. Crois-tu qu'on nous donnerait comme cela des sous à la porte des maisons si nous étions pauvres ?

Ici Jean crut devoir intervenir, et crachant encore une fois derrière sa main, dans le corridor, il s'écria :

– Ah bien, non, Leentje, qu'on ne nous les donnerait pas. Un si bon monsieur et qui, tous les ans, donne cent francs aux pauvres ! Ah bien, non, et pour ma part, monsieur Cappelle, je vous dirais : Allez-vous-en ; nous avons bien assez déjà de nos pauvres, auxquels nous payons cent francs par an. Est-ce que je mendie, moi ? Je suis domestique chez monsieur Cappelle et je travaille. Eh bien, travaillez aussi. Voilà ce que je dirais.

M. Cappelle haussa les épaules, et poussant du doigt Leentje vers la porte :

– Allons, fillette, dit-il, va avec Jean. Voici la fin de l'année et j'ai à revoir mes livres de comptes.

Ils descendirent et brusquement Jean se mit à crier de toute la force de ses poumons :

– Hé ! Là-bas ! Hé ! Mendiant ! Garnement ! Propre à rien !

L'archet cessa de faire grincer les cordes du violon et un jeune garçon se leva de la marche en pierre sur laquelle il était assis, dans l'encoignure

d'une porte. Alors Jean prit un air majestueux et la main tendue, comme un avocat qui commence un plaidoyer :

– Monsieur Cappelle vous fait dire, de sa part, qu'il donne cent francs par an aux pauvres de la ville et que...

– Venez, petit, venez par ici, interrompit Leentje, poussant à travers la porte sa jolie tête rose.

Et de la main, elle lui faisait signe d'approcher.

Le petit mendiant qui avait ôté son chapeau, en souriant gauchement, quand Jean s'était mis à lui parler, entra dans le grand vestibule peint en marbre blanc, étonné, regardant la hauteur des voûtes, avec de réitérés mouvements de tête humbles et lents pour saluer.

Jean ferma la porte, examina le garçon des pieds à la tête et tout à coup indigné, montra Leentje et s'écria :

– Savez-vous bien à qui vous parlez ? À Leentje, la fille de M. Cappelle. Et M. Meganck,

le notaire lui-même, n'est pas plus riche que M. Cappelle, quoique son cocher ait un frac avec de l'argent dessus.

Mais l'enfant avait posé le doigt sur les haillons du musicien :

– N'ayez pas peur, dit-elle, et répondez-moi. Vous n'avez plus de père, petit ?

Il fixait à présent les yeux sur la pointe de ses pauvres vieux souliers, haussant les épaules, doucement, pour montrer qu'il ne comprenait pas ; puis par contenance, un poing sur sa hanche, il se mit à siffler dans ses dents, d'un air à la fois timide et résolu.

– Bon ! c'est un sourd-muet, s'exclama Jean. J'ai vu ça de suite. Voyons, répondez. N'est-ce pas que vous êtes sourd-muet ?

– Comment voulez-vous qu'il soit sourd-muet, Jean, puisqu'il chantait hier en jouant du violon ?

Alors le jeune garçon mit son instrument sous son menton et ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à chanter ; mais Leentje posa la main sur l'archet et lui dit :

– Moi, j’aime le violon, mais mon papa ne l’aime pas. Je vous ai demandé si vous n’aviez plus de papa ? Est-ce que vous ne m’avez pas compris ?

Il leva sur Leentje deux beaux grands yeux noirs, doux comme du velours, et haussa de nouveau ses épaules ; mais cette fois un triste sourire plissait le coin de sa petite bouche bien formée.

– Ah ! s’écria tout à coup Leentje gaiement, en frappant ses mains l’une dans l’autre, il veut dire qu’il n’est pas du pays. D’où viendrait-il, Jean ?

Jean fit alors le tour du jeune garçon, les mains derrière le dos, levant et abaissant son long nez de travers pour mieux voir les habits du petit mendiant, et une grimace dédaigneuse plissait le bas de sa grosse figure bien nourrie.

– Tenez, lui dit Leentje, j’ai demandé à mon père un sou que voici et j’y joins trois sous qui m’appartiennent. Cela vous fait quatre sous pour vous acheter un gâteau, car c’est la Noël ce soir. J’ai bien encore vingt sous dans ma tirelire, mais j’ai promis de les donner à la vieille Catherine.

Amusez-vous bien : une autre fois je vous montrerai ma poupée. Vous ne la connaissez pas ? Elle a coûté vingt francs. C'est une poupée très jolie.

Et Leentje mit ses quatre sous dans les doigts du jeune garçon. Il eut un beau geste reconnaissant, et de la main dans laquelle Leentje avait glissé les sous, il frappa sa poitrine avec tant de vivacité qu'elle le regarda pour savoir s'il ne s'était pas fait de mal. Il baissa aussitôt les yeux et une grosse larme coula sur ses joues pâles, tandis qu'il portait son argent à sa bouche et le baisait religieusement.

– *Il poverello !* cria-t-il tout à coup d'une seule voix, avec une grande énergie.

Et glissant très vite son violon sous son menton, il posa l'archet sur les cordes et ouvrit la bouche, en regardant en l'air, la tête sur l'épaule.

– Leentje ! Leentje ! cria une voix dans l'escalier.

Et Mina, la bonne, parut dans le corridor, tout essoufflée.

– Que faites-vous ici, Leentje ? Je vous cherche dans toute la maison. Est-il permis de faire courir ainsi les gens ! Dieu du ciel ! Mon corset vient de craquer. Je serai obligée de remettre une agrafe.

Mais elle, toute à son admiration :

– Voyez, Mina, quel gentil petit garçon ! C’est le même qui nous a suivies dimanche quand nous sommes allées, Nelle et moi, à la boutique de M. Pouffs, le marchand de volailles, car vous étiez retournée ce jour-là chez vos parents, Mina. Il jouait du violon en nous suivant. Nelle a voulu le chasser en lui montrant son poing, mais il n’a pas eu peur de Nelle, et seulement il a mis son violon sous son bras. Ne trouvez-vous pas qu’il est bien gentil, Mina ?

– Comment pouvez-vous trouver gentil un affreux petit garçon sale, noir, mal lavé et qui porte les cheveux si longs, Leentje ? Je n’ai jamais rien vu de plus laid que ce vilain petit singe, et vous feriez mieux de ne pas m’exposer à prendre un rhume en vous attendant.

– Mina ! Mina ! pourquoi dites-vous du mal

de mon petit mendiant après l'avoir trouvé si gentil hier au soir, car je vous ai donné hier une pièce neuve de cinquante centimes pour la lui remettre, et vous êtes remontée en disant que vous n'aviez jamais vu un plus doux ni plus joli mouton.

– Bon, Leentje, ce que je vous en dis aujourd'hui est pour vous mettre un peu en colère contre moi. C'est un doux mouton, voilà.

– Un doux et un joli mouton, Mina.

– Oui, tout ce que vous voudrez, Leentje, un doux et joli mouton. Êtes-vous contente ? Je sais très bien que vous m'avez donné une jolie pièce de cinquante centimes toute neuve, avec la tête du roi Léopold dessus. Oui, je la vois encore d'ici.

Elle toussait en parlant, un peu gênée, car elle l'avait gardée pour elle.

Et Mina était, en effet, descendue la veille pour remettre la pièce au jeune garçon ; mais au moment d'ouvrir la porte, elle avait vu le fils du

sacristain Klokke à genoux dans la neige et cherchant à regarder par la fenêtre de la cave. Et Klokke, qui était jaloux, lui avait dit :

– Pourquoi venez-vous à la porte, Mina ? Est-ce que vous m’avez entendu frapper contre la vitre ? J’ai pourtant frappé bien doucement. Je suis sûr que quelqu’un a rendez-vous à cette heure avec vous. Est-ce le gros Luppe, le Crollé, ou Metten, le cocher de M. Meganek ? Dites-le-moi, Mina, ou je vous pince.

– Qu’est-ce que vous me chantez là ? s’était écriée la grosse petite bonne. Vous êtes toujours planté devant le carreau pour savoir ce que je fais. Klokke ! c’est fini. Je ne veux plus rien avoir pour vous. Mariez-vous ailleurs. J’en ai assez de toutes vos raisons. Qu’est-ce que vous dites ?

– Eh bien, si c’est comme cela, je m’en vais. J’en ai assez de tous les museaux que je vois tourner par ici. Vous avez beau dire, je pars pour ne plus revenir.

– Je ne dis rien.

– Non, non, c’est inutile. Nous irons chacun

de notre côté. J'en connais qui vous valent bien, et il n'y a que le choix qui m'embarrasse. Votre amie Justine...

– Eh bien ! prenez Justine : je vous l'abandonne, avec son cou sur le côté et son air de n'y pas toucher. Votre ami Dirk...

– Prenez Dirk. Voilà un joli mufle. Sans compter qu'il boit tout son mois en un jour. Il y a bien de quoi faire la fière !

– Vous me rendrez mon mouchoir et mon gant, s'il vous plaît, avant dimanche, car je ne veux plus que vous ayez rien à moi.

– Ni moi non plus. Vous me rendrez le cent d'aiguilles et le petit pot de pommade.

– Le petit pot de pommade ! Il y a beau temps qu'il n'y en a plus, de la pommade, dans votre petit pot. Allez, ne me retenez pas plus longtemps. Je suis bien sotté de vouloir encore causer avec vous.

– Eh bien ! gardez le petit pot, Mina, en souvenir de moi, et s'il vous en faut encore un...

– Je ne vous connais plus.

- Hein ?
- Bonsoir.
- Voyons, Mina, est-ce moi que vous attendiez, ou un autre ?
- Rien...
- Dites-moi si tout est fini entre nous ?
- Bonsoir.
- Ah ! Mina, le pauvre Klokke a-t-il mérité d’être aussi durement traité ?
- Prenez Justine.
- Ce sont là des histoires, ma petite Mina ; je n’ai rien pour Justine.
- Il n’y a que le choix qui vous embarrasse.
- J’étais venu avec l’intention de vous donner...
- Hein ?
- Mais c’est inutile, puisque tout est rompu.
- Dites toujours.
- Non, cela ne sert à rien.
- Voyons un peu.

- À quoi bon ?
- C’est pour voir.
- Ce sera pour une autre.
- Alors, bonsoir.
- Mina, dites-moi pourquoi vous êtes venue à la porte et je vous dirai...
- Ah ! Klokke, vous ne méritez pas qu’on vous aime. Qu’est-ce que c’est que vous me donnez ?
- Mina, je vous apportais une petite broche en jais.
- Montrez un peu pour voir. Mon petit Klokke, c’est très gentil d’avoir pensé à votre Mina. On voit bien l’amitié que les gens ont pour quelqu’un aux cadeaux qu’ils lui font.
- Maintenant, Mina, nous ne nous quitterons plus. Dites-moi pourquoi vous avez ouvert la porte ?
- Ah ! Klokke, c’est pour cet affreux mendiant qui jouait tantôt du violon devant la maison. Où est-il ? L’avez-vous vu partir ?

- Le voilà qui tourne le coin de la rue.
- Leentje m’a donné de l’argent pour lui.
- Hem ! hem !
- Pourquoi faites-vous hem ! hem ! Klokke ?
- C’est que si j’étais à votre place, Mina...
- Que feriez-vous à ma place ?
- Je sais bien ce que je ferais. Les mendiants sont assez riches comme cela.
- N’en dites rien à personne, Klokke. Nous le mettrons avec les autres pour le jour de notre mariage.
- Ah ! Mina, il y aura toujours du pain sur la planche avec une femme comme vous.

Et voilà comment il se fait que le petit mendiant n’eut pas la jolie pièce que Leentje avait donnée pour lui à la bonne amie de Klokke, le fils du sacristain. Mais la fine Mina n’avait garde d’en rien laisser paraître et elle faisait à présent semblant de se rappeler très bien qu’elle la lui avait donnée.

- C’est égal, Leentje, dit-elle, vous feriez

mieux de ne pas vous occuper de ces petits traîneurs de pavé. Ce sont tous des fripons et des fils du diable. J'en ai vu comme cela pas mal à Bruxelles, quand j'étais en service chez M. Schoreels, le ferblantier, et j'entendais dire autour de moi qu'ils venaient de si loin que c'était au moins de Macaroni ou d'Italie, je ne sais plus au juste, mais c'est quelque chose comme cela.

– Mina ! Mina ! C'est donc plus loin que Bruxelles. Ah ! pauvre petit garçon ! Je lui garderai certainement un morceau du gâteau de Noël.

– Voilà votre père qui vous appelle. Rentrez vite, de peur qu'il ne vous trouve encore dans le vestibule.

– Bonsoir, petit mendiant, dit alors l'enfant, en faisant aller ses mignonnes mains ; maman m'a appris à prier Dieu pour les pauvres. Je dirai dimanche à la messe une prière pour que vous soyez toujours un gentil petit garçon.

Alors Jean, redevenu hautain, le bourra dans les épaules.

– Allons, sortez d’ici. M. Cappelle vous fait dire de sa part qu’il donne tous les ans cent francs aux pauvres de la ville.

– Vous êtes bien dur, Jean, dit Leentje.

– Qui ça ? Moi, dur, Leentje ? On m’a toujours dit que j’avais un coeur de poulet.

– Vous le rudoyez.

– Le rudoyer ! moi ! Sortirez-vous à la fin, vilain rat ?

Le petit mendiant regarda l’argent qu’il avait dans la main, murmura quelques mots que personne ne comprit et gagna la rue. Au moment de sortir, il leva ses yeux noirs sur Jean, avec colère.

– Allez ! allez ! lui cria Jean, je me moque de vos grands yeux. Vous ne pouvez rien contre moi. Je suis ici dans un bon service où je ne manque de rien et où je gagne de bon argent. Propre à rien ! Brigand !

Et la porte se ferma.

II

Le petit joueur de violon remit son chapeau sur sa tête, serra autour de ses reins le vieux manteau bleu qu'une corde attachait à son corps et se mit à remonter la rue en frappant ses pieds gelés sur le pavé plein de neige.

Le soir tombait et le long des façades les vitres s'éclairaient l'une après l'autre. Des lampes brillaient sur les tables. De temps en temps, une fenêtre s'ouvrait sur la lumière chaude des chambres ; un homme ou une femme se penchait, fermait les volets. Les vitrines des boutiques, scintillantes de givre, étalaient des arabesques, légères comme des dentelles, sur lesquelles dansait l'ombre des brosses, des torchons, des paquets de chandelles et des nattes en paille qui pendaient à l'étalage. On voyait les boutiquiers aller et venir avec empressement derrière leur comptoir, en riant, parce que les gros sous

pleuvaient ce soir-là dans leur tiroir, et les chalands tapaient leurs sabots à terre pour se réchauffer, en attendant leur tour d'être servis.

La vitrine du marchand de vin était une vraie merveille ; le malin compère avait rangé l'une à côté de l'autre, sur les planches, toute une armée de bouteilles, renfermant de belles liqueurs roses, brunes, jaunes et violettes que la lumière de la lampe faisait miroiter comme des topazes, des rubis, des améthystes et des saphirs. Et sur le trottoir, la neige se colorait de feux qui reflétaient la nuance des liqueurs dans les bouteilles. Près de là, le charcutier avait pendu à sa fenêtre de longs chapelets de saucissons, enguirlandés de fleurs en papier d'or, et de la belle saucisse luisante tournait en rond sur une assiette, à côté d'un grand foie de porc dont le brave homme était en train de couper une tranche.

L'enfant poussa la porte qui se mit à carillonner, et du doigt montra le foie.

– Qu'est-ce que c'est, mon petit bonhomme ? lui dit le marchand. Je veux bien vous donner une tranche de foie, mais il faut me la payer.

Et en même temps il frottait plusieurs fois de suite son pouce contre son index pour donner plus de poids à ses paroles.

L'enfant tira de sa poche un de ses sous et le mit sur le comptoir, en passant sa main dessus, de crainte que l'homme ne le prit avant de l'avoir servi. Le grand couteau luisant plongea alors dans le foie et une tranche s'en détacha ; puis le petit mendiant ôta sa main de dessus le sou et s'en alla, emportant sa marchandise. Il avait grand'faim, il mordait dans la tranche à belles dents, et en un instant il n'en resta plus rien. Il glissa alors sa main dans sa poche pour voir s'il avait encore ses autres sous et continua son chemin.

Le pâtissier avait imaginé pour la Noël une montre extraordinaire. Des *cramiques* étalaient leurs dos bruns piqués de raisins, laissant sortir par places la miche dorée ; et une pièce montée, superbe, avait la forme d'une tour. Cette tour, dont la base était en pâte de pouding, étageait trois rangs de galeries circulaires ; en haut de la dernière, parmi les fruits confits qui brillaient sur

le sucre de la croûte glacée, une petite femme en jupe blanche, posée sur l'orteil du pied gauche, haussait en l'air sa jambe droite en ouvrant les bras comme si elle allait s'envoler. Puis des meringues soulevaient, non loin de la tour, leur écume figée au milieu de laquelle deux cerises et une prune semblaient des îlots battus par les flots. Contre la vitre, de grandes couques hérissées de drapeaux en soie rouge et bleue et de plumes frisées posaient debout, à côté d'hommes en *spikelaus* et en biscuit, qui avaient l'air de dire bonjour aux passants. Il y avait aussi des assiettes remplies de dragées, de pralines au chocolat, de fondants, de sucres de couleur, de caramels, mais la plus belle chose était certainement la tour aux trois étages, à cause de sa hauteur et de ses fruits.

Le petit vagabond s'arrêta longtemps devant ces merveilles, n'ayant jamais rien vu d'aussi beau. Il se baissait, se haussait, se penchait à droite, se penchait à gauche, faisait avec son haleine des trous dans le givre des vitres, pour mieux voir. Et tantôt il sautait sur une jambe tantôt sur l'autre, frappant ses vieilles semelles sur le trottoir et chantant entre ses dents un air de

son pays. Doucement il passa le bout de sa langue sur la vitre et lécha le givre à petits coups, croyant lécher les confitures.

Le pâtissier s'aperçoit tout à coup qu'il y a quelqu'un derrière sa vitrine et il fait un geste de colère. Le petit joueur se sauve alors ; mais le boulanger, lui aussi, a fait de grands hommes en *spikelaus*, des *cramiques* de fine farine, des couques en forme d'oiseau, avec des plumes et des drapeaux. Et l'enfant s'arrête de nouveau, regarde ces belles choses avec le désir d'en manger.

Il n'a pris, depuis le matin, pour toute nourriture, qu'un petit pain de deux sous et une tranche de foie. À la fin il se décide, pousse la porte vitrée du maître mitron, montre du doigt les bonshommes qui sont à la vitrine, et parmi ceux-là le plus beau. Mais la boulangère appuie le pouce de sa main droite sur la paume de sa main gauche, l'avertissant ainsi qu'il doit avant tout payer. Il tire son sou et le pose sur le comptoir.

La méchante femme hausse alors les épaules et lui dit d'une voix aigre :

– Avez-vous pensé vraiment, petit drôle, que vous auriez ce grand bonhomme pour un sou ?

Puis elle prend le sou, le tourne dans ses doigts et lui donne un petit pain blanc, le plus sec de la fournée.

Comme c'est bon, du pain ! Il l'avale en quelques coups de dents et porte ensuite sa main à sa bouche pour y ramasser les miettes roulées dans les coins.

III

Constamment la sonnette des marchands carillonne ses drelin drelin ; car de riches et pauvres vont à la boutique, ce soir-là, pour acheter les cadeaux de Noël. Les ménagères passent en courant, la tête baissée sur la poitrine, les mains pelotonnées dans leur tablier, à cause de la bise qui rougit le nez et les doigts : et l'une tient dans les bras un *cramique* qui répand derrière elle une bonne odeur de pâte aux oeufs,

l'autre porte à son poignet un cabas d'où sortent des goulots de bouteilles. Des petits garçons et des petites filles passent aussi, chargés de provisions, et quelques-uns s'arrêtent pour ouvrir les paquets et prendre délicatement un bonbon, un morceau de sucre, un macaron.

De vieilles femmes, enveloppées de manteaux et le capuchon sur les yeux, sortent de l'église en marmottant entre leurs dents, qui claquent de froid, et il y en a qui tiennent à la main une chaufferette par les trous de laquelle le vent fait pétiller la braise.

Le petit musicien voit briller dans la noire église les hautes fenêtres en forme de trèfle ; la porte étant restée ouverte, un flot de lumière se répand sur le parvis, jusqu'à ses pieds, avec une tiède odeur d'encens. Il pénètre sous les voûtes jaunies par le reflet des cierges, et se dirige vers le poêle où se meurt un petit feu de houille. Il tend avidement ses mains et ses pieds vers la fonte brûlante : il passe ensuite ses mains sur ses jambes et sur ses bras pour les imprégner de la chaleur du poêle, et une douce action de grâces

s'élève de son coeur pour remercier le Sauveur qui, aux approches de la grande nuit de Noël, lui donne du feu pour se réchauffer.

L'église est silencieuse : on n'entend dans les nefs muettes que le grincement des chaises sur les dalles bleues, le pas du sacristain dans le choeur, et le claquement des sabots, lorsque les vieilles femmes en manteau noir se dirigent du côté du bénitier afin d'y tremper leurs doigts avant de sortir. Et de temps à autre une d'entre elles s'arrête près du poêle et ouvre au feu ses petites mains sèches, en regardant de côté avec défiance le jeune vagabond. Il sent alors glisser dans son sang une chaude langueur ; sa tête retombe sur sa poitrine ; il s'affaisse dans son vieux manteau troué dont il s'est fait un oreiller. Une voix irritée éclate tout à coup à son oreille. C'est le sacristain qui lui fait signe de partir. Il se lève, regarde fièrement cet homme qui le chasse, ramasse son violon et s'en va, lentement, en boitant, car ses pieds ont gonflé dans les vieilles bandelettes de cuir qui retiennent ses souliers à ses jambes. Il ouvre la porte, et la bise glacée le frappe de nouveau au visage.

Alors le jeune garçon se parle ainsi à lui-même :

– Francesco, mon pauvre Francesco, pourquoi as-tu quitté la montagne ? Tu avais une mère à la montagne et tu l’as quittée. Où sont les autres, ceux qui m’ont précédé dans mon tour du monde ? Paolo est mort dans la campagne, pendant qu’il faisait chaud encore et que les arbres étaient verts. Il a bien du bonheur, Paolo ! Un jour, quand il gèle et qu’on n’a plus la force de marcher, on regarde derrière soi et l’on cherche de quel côté du ciel est la montagne. C’est alors, mon Francesco, que le chemin paraît long et l’on se dit qu’on n’arrivera jamais. J’ai perdu en chemin Paolo, et Pietro aussi, mon cher Pietro, plus jeune que moi de deux ans, et les autres m’ont quitté en me disant : Bon voyage. Buppo était le plus grand, mais il toussait. Que sera-t-il arrivé de lui et des autres ? Bonjour, Buppo, Paolo, Pietro et les autres. Ce sera tantôt la nuit de Noël ; il y a fête dans le ciel et ceux de la montagne sont descendus vers Naples. Tous les ans, à la Noël, nous allons à Naples, avec les cornemuses et les violons, et les gens nous

donnaient de la galette, du fromage, des fruits ou de petites pièces de monnaie, tout le long du chemin. Naples ! Naples ! Et tout le long du chemin, il y avait des crèches avec l'âne, les mages et notre Sauveur, devant lesquelles ronflaient les cornemuses et chantaient les hommes de la plaine. Chez les hommes d'ici il n'y a point de crèches et les mains ne jettent que du cuivre rouge. Ma mère me disait : « Francesco, tu es le dernier de mes entrailles et je te vois partir avec douleur. Mais on est riche où tu vas : voilà pourquoi je ne veux pas te retenir. Dieu soit avec toi ! Quand tu reviendras, je pourrai mourir. Va donc, mon cher enfant. » Puis elle m'a donné ce violon et elle est venue avec les autres mères jusqu'aux montagnes qui paraissent bleues quand on les voit de loin. Ensuite elles sont restées les bras tendus, et quand le soir est venu, nous avons joué de la cornemuse et du violon, afin qu'elles pussent encore nous entendre. Et maintenant, je reviens, mais plus pauvre que lorsque je suis parti, car je n'ai plus d'espérance.

En ce moment il entendit à quelques pas de lui trois petits garçons qui chantaient à la porte d'une maison, et l'un d'eux tenait au bout d'un bâton une lanterne où brûlait une chandelle. C'étaient des enfants de la campagne, en sabots, avec des écharpes sur la tête, et ils chantaient des complaintes de Noël pour gagner quelques sous. Le plus grand se haussait sur la pointe des pieds et chantait à travers le trou de la serrure, afin qu'on l'entendît mieux de l'intérieur ; le second chantait en tournant sur lui-même, les mains dans les poches, et l'on voyait sa bouche large ouverte, car il criait de toutes ses forces ; le troisième criait aussi, mais il s'interrompait à tout moment pour renifler car son nez coulait, et il se remettait à crier avec une telle force que sa voix semblait devoir se briser. Et tantôt l'un, tantôt l'autre disait : « Plus fort », pendant que celui qui avait le nez à la serrure tapait de petits coups du bout de son sabot contre la porte : alors ils se mettaient à crier tous les trois comme des diables. Et leur chanson était à l'unisson ; mais l'un avait déjà fini quand l'autre commençait, et le dernier courait toujours après le premier, sans pouvoir

l'atteindre. La petite chandelle tremblante éclairait leurs nez rouges et faisait danser leur ombre derrière eux jusqu'au bout de la rue : et eux-mêmes dansaient à la dernière note de la chanson, en sautant et en retombant sur le plat de leurs sabots, sans rire. Et voici ce que disait leur chanson :

– Noël ! ils sont venus, les petits – Les petits et les plus petits encore – Dire bonjour à l'âne du Seigneur – De Notre Seigneur Jésus-Christ. – Il y a du foin et des navets cuits – Des carottes et du pain bénit. – Mangez, les gens, les bêtes aussi, – *Koekebakken* et pain cuit. – Noël ! Noël ! Amen !

– Noël ! baas ! dirent les rois. – Du foin pour nos trois chevaux, – Mais pour nous des *koekebakken* – Lesquels nos dents couperont. – S'il en reste un tout petit morceau, – Mettez de côté pour les cochons. – Mangez, les gens, les bêtes aussi, – *Koekebakken* et pain cuit. – Noël ! Noël ! Amen !

– Pour chandelle une petite étoile – Montre là où dort Notre Seigneur – Dans son maillot cousu

de fil blanc. – Sur la paille qui est dans la crèche,
– Il dort, le joli petit mouton. – *Blokke kloppen*¹ –
S’il s’éveille, c’est pour mourir. – Mangez, les
gens, les bêtes aussi, – *Koekebakken* et pain cuit.
– Noël ! Noël ! Amen !

– Car il mourra pour nous sauver de l’enfer, –
Jésus-Christ, le fils de notre chère Dame. – Les
petits et les plus petits encore – Auront le
cramique et du beurre en paradis – Avec de la
bonne musique de violon. – Mangez, les gens, les
bêtes aussi, – *Koekebakken* et pain cuit. – Noël !
Noël ! Amen !

– Oh ! baas, Si vous êtes contents des petits
enfants, – Donnez-leur, par amour de Christus, –
De l’argent pour acheter des couques – Des
couques avec des *prientjes*² dessus. – *Blokke
kloppen*. Nous ôterons nos sabots pour y faire
coucher le chat. – Mangez, les gens, les bêtes
aussi, – *Koekebakken* et pain cuit. – Noël ! Noël !
Amen !

¹ Les sabots cognent.

² Petites figures de plâtre que les boulangers flamands
mettent sur leurs pâtisseries de Noël.

Les trois petits garçons allaient recommencer pour la troisième fois leur plainte quand ils entendirent tout à coup jouer du violon à côté d'eux : c'était Francesco qui, humble et souriant, les accompagnait, et du pied il battait la mesure pour tâcher d'être d'accord avec eux. Ils cessèrent alors de chanter, et le plus grand mit son poing sous le nez de Francesco en lui disant :

– Nous ne voulons partager notre argent avec personne.

Ainsi chassé, il s'en va, de rue en rue, jouant à la porte des maisons et devant les boutiques, mais l'archet glisse à peine sur les cordes, car les crins en sont gelés.

Où passera-t-il la nuit ? Au fond d'une cour sombre, sous un hangar, une charrette de paille est remisee. Il pénètre doucement dans le hangar et soulève la paille pour se glisser dessous. Un chien sort en ce moment de sa niche et fait entendre des aboiements furieux. Il revient sur ses pas et se dirige vers cette maison où la charité, la grâce et la douceur lui sont apparues

sous les traits de Leentje ! Voici, en effet, la belle maison blanche avec sa grande porte peinte en chêne sur laquelle les poignées de bronze imitent des têtes de lions, et un peu au-dessus, dans le panneau de gauche, une superbe plaque de cuivre reluisante étale le nom de CAPPELLE et C^{ie}, gravé en grosses lettres. Il regarde les fenêtres partout closes, et il y en a trois au premier étage qui sont éclairées.

Qui donc est encore éveillé dans la maison ? Les sons d'un piano, comme une musique de paradis, s'échappent par les fentes des volets, et bientôt une petite voix d'or s'élève dans le silence de la nuit. Cette voix lui rappelle le murmure avec lequel sa mère le berçait, les chants des petits enfants de la montagne, le vent dans les arbres, mille choses tendres et lointaines. Puis la voix cesse, mais il l'entend longtemps encore, comme un chant de Noël, au fond de son coeur.

Des portes s'ouvrent dans la rue et il en sort des ombres qui marchent rapidement ; quelques-unes balancent à la main de petites lanternes qui

rougissent la neige, car les réverbères de la ville sont éteints. Toutes ces petites lanternes se dirigent du même côté, là où la cloche sonne pour la messe de minuit. La porte de la maison Cappelle et C^{ie} s'ouvre aussi et une joyeuse lumière se répand au-dehors : des hommes et des femmes, chaudement vêtus, serrent la main au maître de la maison, et une petite voix, celle qui a chanté, leur jette le bonsoir ; puis la compagnie se sépare en riant, la porte se referme et les fenêtres où brillait l'éclat des lampes, une à une s'obscurcissent. Ah ! M. Cappelle a voulu fêter le réveillon et il a bien fait les choses : on a bu du thé, du vin chaud et du punch ; la table est encore remplie de beaux pâtés et de belles tartes dans lesquels le couteau a taillé de grandes brèches. Mina déshabille Leentje et la couche dans des draps chauds, après l'avoir embrassée ; et au moment de s'endormir, Leentje tourne la tête du côté de son arbre de Noël, qu'elle a fait monter dans la chambre, avec la poupée, les étuis, les boîtes à ouvrages et les cornets de dragées. Alors la lumière qui danse au haut de la maison sur le rideau de Leentje, comme une étoile dans le

brouillard, s'éteint à son tour, et l'obscurité enveloppe le doux sommeil de la fille de M. Cappelle.

IV

Ah ! qu'ils sont gais, les petits flocons de neige, lorsque, pareils à des papillons d'hiver bondissant sur le tremplin de la bise, ils montent, descendent, montent encore et qu'un enfant passe, à travers la fenêtre entr'ouverte, sa main dodue pour les saisir ! Qu'ils sont gais pour tout autre que le pauvre Francesco, dans cette nuit glacée de Noël ! De grosses larmes roulent au bord de ses yeux, tandis qu'il souffle son haleine sur le bout de ses doigts. Le monde est bien dur ! Que va-t-il faire maintenant ? Il voit dans l'ombre une porte profonde dont la neige n'a pas recouvert le seuil ; il y va. Tenez, le voilà qui s'assied, après avoir eu soin de tirer son manteau sous lui ; et son menton sur ses genoux, il

s'endort.

Tout à coup il lui semble que la terre s'est dérobée sous ses pieds. Est-ce lui qui monte ? Est-ce la terre qui descend ? Qu'importe ! ce qui se découvre à ses yeux est bien plus beau que la terre. Et tout de suite il sent une odeur délicieuse, comme celle qui sortait de la cave du pâtissier. L'air est embaumé de vanille, de safran, de cannelle, de citron, et un petit vent chaud répand ces bonnes odeurs au loin. Dieu ! qu'elles sont enivrantes ! Il les sent couler dans ses veines comme le jus des fruits mûrs.

De magnifiques campagnes s'étendent à présent devant lui, avec des tons de pourpre, d'émeraude et de turquoise, jusqu'aux horizons de montagnes qui dentellent l'azur du ciel. Et un abricot, étincelant comme un soleil, répand sa lumière sur les gelées, les sirops et les crèmes du paysage. Jamais le vrai soleil ne lui a paru à la fois si brillant et si humide !

« Seigneur ! Seigneur ! que tout cela est bon et qu'il fait doux de vivre ! » Ainsi se parle Francesco, car il vient de prendre un bain dans la

crème et il a mangé trois îles coup sur coup.

Puis une montagne en caramel se dresse devant lui, surmontée de la même tour qu'il a vue chez le pâtissier. Qui donc habite la tour ? Ce ne peut être qu'une fée, et la fée sans doute est la reine du pays qu'il vient de parcourir.

Mais comment pénétrer dans la muette et splendide tour ? Il cherche en vain la sonnette. Toc, toc ! fait-il enfin. Et une voix, douce comme de la confiture, lui répond du fond de la tour : Entrez.

Il entre.

De grands escaliers en sucre montent d'une galerie de pouding vers une galerie de nougat. Toc, toc ! fait-il encore. Et la même voix répond : Plus haut.

Toujours frappant, il arrive à la dernière galerie, qui est en biscuit aux amandes, après avoir passé par toute sorte de merveilles ; et tout à coup il se trouve en présence de la petite danseuse du pâtissier. Elle lui sourit très gentiment et lui dit :

– Je t’attendais, mon petit Francesco.

À vrai dire, elle n’était plus posée sur la pointe de son orteil, la jambe droite levée, comme il l’avait aperçue la première fois, au haut de la tour, chez le pâtissier. Non, elle était debout sur ses deux pieds et lui tendait la main, à présent.

Jamais Francesco n’avait vu une si jolie personne, ni plus mignonne, ni plus potelée, ni mieux faite, et elle était tout en sucre, avec des couleurs éclatantes qui la rendaient encore plus à son goût. Oh ! c’était de bon sucre, allez ! et si appétissant que Francesco, qui ne savait que répondre à la jolie personne, se mit à lui lécher le cou, sous ses cheveux blond-cendré.

D’où vient qu’il pensa tout à coup que cette jolie créature était la même que celle qui lui avait fait la charité, tandis qu’il se trouvait encore sur la terre ? Et comme si la petite danseuse eût compris ce qui se passait en lui, elle lui dit :

– Oui, c’est bien moi. Voici ma main : épousons-nous. Mon royaume sera aussi le tien.

Alors, Francesco mit sa main dans la sienne et

ils furent mariés.

Le bel abricot couleur de soleil s'obscurcit en ce moment : aussitôt une teinte crépusculaire revêtit la crête des monts, et la plaine entière se couvrit d'une couche glacée de confitures aux lueurs sombres.

– Voici la nuit, Francesco, lui dit la petite fille en sucre, nous allons nous séparer.

Et Francesco la vit fondre lentement, comme une étoile dans les clartés croissantes du matin, et la tour se fondit, et les montagnes se fondirent et les paysages se mirent à fondre aussi pendant que lui-même se sentait fondre, fondre toujours un peu plus.

Jusqu'à ce que...

Le matin la servante de la maison, en ouvrant la porte pour aller chez le boulanger, trouva sur le seuil un petit cadavre glacé.

– Chut ! ne le réveillons pas. Il est parti, le pauvre Francesco, sur l'aile du rêve à travers la nuit de Noël.

Guy de Maupassant

Conte de Noël

Le docteur Bonenfant cherchait dans sa mémoire, répétant à mi-voix : « Un souvenir de Noël ?... Un souvenir de Noël ?... »

Et tout à coup, il s'écria :

– Mais si, j'en ai un, et un bien étrange encore ; c'est une histoire fantastique. J'ai vu un miracle ! Oui, Mesdames, un miracle, la nuit de Noël.

Cela vous étonne de m'entendre parler ainsi, moi qui ne crois guère à rien. Et pourtant j'ai vu un miracle ! Je l'ai vu, fis-je, vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu.

En ai-je été fort surpris ? non pas ; car si je ne crois point à vos croyances, je crois à la foi, et je sais qu'elle transporte les montagnes. Je pourrais citer bien des exemples ; mais je vous indignerais

et je m'exposerais aussi à amoindrir l'effet de mon histoire.

Je vous avouerai d'abord que si je n'ai pas été convaincu et converti par ce que j'ai vu, j'ai été du moins fort ému, et je vais tâcher de vous dire la chose naïvement, comme si j'avais une crédulité d'Auvergnat.

J'étais alors médecin de campagne, habitant le bourg de Rolleville, en pleine Normandie.

L'hiver, cette année-là, fut terrible. Dès la fin de novembre, les neiges arrivèrent après une semaine de gelées. On voyait de loin les gros nuages venir du nord ; et la blanche descente des flocons commença.

En une nuit, toute la plaine fut ensevelie.

Les fermes, isolées dans leurs cours carrées, derrière leurs rideaux de grands arbres poudrés de frimas, semblaient s'endormir sous l'accumulation de cette mousse épaisse et légère.

Aucun bruit ne traversait plus la campagne immobile. Seuls les corbeaux, par bandes, décrivaient de longs festons dans le ciel,

cherchant leur vie inutilement, s'abattant tous ensemble sur les champs livides et piquant la neige de leurs grands becs.

On n'entendait rien que le glissement vague et continu de cette poussière gelée tombant toujours.

Cela dura huit jours pleins, puis l'avalanche s'arrêta. La terre avait sur le dos un manteau épais de cinq pieds.

Et, pendant trois semaines ensuite, un ciel, clair comme un cristal bleu le jour, et, la nuit, tout semé d'étoiles qu'on aurait crues de givre, tant le vaste espace était rigoureux, s'étendit sur la nappe unie, dure et luisante des neiges.

La plaine, les haies, les ormes des clôtures, tout semblait mort, tué par le froid. Ni hommes ni bêtes ne sortaient plus ; seules les cheminées des chaumières en chemise blanche révélèrent la vie cachée, par les minces filets de fumée qui montaient droit dans l'air glacial.

De temps en temps on entendait craquer les arbres, comme si leurs membres de bois se

fussent brisés sous l'écorce ; et, parfois, une grosse branche se détachait et tombait, l'invincible gelée pétrifiant la sève et cassant les fibres.

Les habitations semées çà et là par les champs semblaient éloignées de cent lieues les unes des autres. On vivait comme on pouvait. Seul, j'essayais d'aller voir mes clients les plus proches, m'exposant sans cesse à rester enseveli dans quelque creux.

Je m'aperçus bientôt qu'une terreur mystérieuse planait sur le pays. Un tel fléau, pensait-on, n'était point naturel. On prétendit qu'on entendait des voix la nuit, des sifflements aigus, des cris qui passaient.

Ces cris et ces sifflements venaient sans aucun doute des oiseaux émigrants qui voyagent au crépuscule, et qui fuyaient en masse vers le sud. Mais allez donc faire entendre raison à des gens affolés. Une épouvante envahissait les esprits et on s'attendait à un événement extraordinaire.

La forge du père Vatinel était située au bout du hameau d'Épivent, sur la grande route,

maintenant invisible et déserte. Or, comme les gens manquaient de pain, le forgeron résolut d'aller jusqu'au village. Il resta quelques heures à causer dans les six maisons qui forment le centre du pays, prit son pain et des nouvelles, et un peu de cette peur épandue sur la campagne.

Et il se mit en route avant la nuit.

Tout à coup, en longeant une haie, il crut voir un oeuf sur la neige ; oui, un oeuf, déposé là, tout blanc comme le reste du monde. Il se pencha, c'était un oeuf en effet. D'où venait-il ? Quelle poule avait pu sortir du poulailler et venir pondre en cet endroit ? Le forgeron s'étonna, ne comprit pas ; mais il ramassa l'oeuf et le porta à sa femme.

– Tiens, la maîtresse, v'là un oeuf que j'ai trouvé sur la route !

La femme hocha la tête :

– Un oeuf sur la route ? Par ce temps-ci, t'es soûl, bien sûr ?

– Mais non, la maîtresse, même qu'il était au pied d'une haie, et encore chaud, pas gelé. Le

v'là, j'me l'ai mis sur l'estomac pour qui n'refroidisse pas. Tu le mangeras pour ton dîner.

L'oeuf fut glissé dans la marmite où mijotait la soupe, et le forgeron se mit à raconter ce qu'on disait par la contrée.

La femme écoutait toute pâle.

– Pour sûr que j'ai entendu des sifflets l'autre nuit, même qu'ils semblaient v'nir de la cheminée.

On se mit à table, on mangea la soupe d'abord, puis, pendant que le mari étendait du beurre sur son pain, la femme prit l'oeuf et l'examina d'un oeil méfiant.

– Si y avait quéque chose dans c't'oeuf ?

– Qué que tu veux qu'y ait ?

– J'sais ti, mé ?

– Allons, mange-le, et fais pas la bête.

Elle ouvrit l'oeuf. Il était comme tous les oeufs, et bien frais.

Elle se mit à le manger en hésitant, le goûtant, le laissant, le reprenant. Le mari disait :

– Eh bien ! qué goût qu’il a, c’t’oeuf ?

Elle ne répondait pas et elle acheva de l’avalier ; puis, soudain, elle planta sur son homme des yeux fixes, hagards, affolés ; leva les bras, les tordit et, convulsée de la tête aux pieds, roula par terre en poussant des cris horribles.

Toute la nuit elle se débattit en des spasmes épouvantables, secouée de tremblements effrayants, déformée par de hideuses convulsions. Le forgeron, impuissant à la tenir, fut obligé de la lier.

Et elle hurlait sans repos, d’une voix infatigable :

– J’l’ai dans l’corps ! J’l’ai dans l’corps !

Je fus appelé le lendemain. J’ordonnai tous les calmants connus sans obtenir le moindre résultat. Elle était folle.

Alors, avec une incroyable rapidité, malgré l’obstacle des hautes neiges, la nouvelle, une nouvelle étrange, courut de ferme en ferme : « La femme du forgeron qu’est possédée ! » Et on venait de partout, sans oser pénétrer dans la

maison ; on écoutait de loin ses cris affreux poussés d'une voix si forte qu'on ne les aurait pas crus d'une créature humaine.

Le curé du village fut prévenu. C'était un vieux prêtre naïf. Il accourut en surplis comme pour administrer un mourant et il prononça, en étendant les mains, les formules d'exorcisme, pendant que quatre hommes maintenaient sur un lit la femme écumante et tordue.

Mais l'esprit ne fut point chassé.

Et la Noël arriva sans que le temps eût changé.

La veille au matin, le prêtre vint me trouver :

– J'ai envie, dit-il, de faire assister à l'office de cette nuit cette malheureuse. Peut-être Dieu fera-t-il un miracle en sa faveur, à l'heure même où il naquit d'une femme.

Je répondis au curé :

– Je vous approuve absolument, monsieur l'abbé. Si elle a l'esprit frappé par la cérémonie sacrée (et rien n'est plus propice à l'émouvoir), elle peut être sauvée sans autre remède.

Le vieux prêtre murmura :

– Vous n’êtes pas croyant, docteur, mais aidez-moi, n’est-ce pas ? Vous vous chargez de l’amener ?

Et je lui promis mon aide.

Le soir vint, puis la nuit ; et la cloche de l’église se mit à sonner, jetant sa voix plaintive à travers l’espace morne, sur l’étendue blanche et glacée des neiges.

Des êtres noirs s’en venaient lentement, par groupes, dociles au cri d’airain du clocher. La pleine lune éclairait d’une lueur vive et blafarde tout l’horizon, rendait plus visible la pâle désolation des champs.

J’avais pris quatre hommes robustes et je me rendis à la forge.

La Possédée hurlait toujours, attachée à sa couche. On la vêtit proprement malgré sa résistance éperdue, et on l’emporta.

L’église était maintenant pleine de monde, illuminée et froide ; les chantres poussaient leurs notes monotones ; le serpent ronflait ; la petite

sonnette de l'enfant de chœur tintait, réglant les mouvements des fidèles.

J'enfermai la femme et ses gardiens dans la cuisine du presbytère, et j'attendis le moment que je croyais favorable.

Je choisis l'instant qui suit la communion. Tous les paysans, hommes et femmes, avaient reçu leur Dieu pour fléchir sa rigueur. Un grand silence planait pendant que le prêtre achevait le mystère divin.

Sur mon ordre, la porte fut ouverte et mes quatre aides apportèrent la folle.

Dès qu'elle aperçut les lumières, la foule à genoux, le chœur en feu et le tabernacle doré, elle se débattit d'une telle vigueur qu'elle faillit nous échapper, et elle poussa des clameurs si aiguës qu'un frisson d'épouvante passa dans l'église ; toutes les têtes se relevèrent ; des gens s'enfuirent.

Elle n'avait plus la forme d'une femme, crispée et tordue en nos mains, le visage contourné, les yeux fous.

On la traîna jusqu'aux marches du chœur et puis on la tint fortement accroupie à terre.

Le prêtre s'était levé ; il attendait. Dès qu'il la vit arrêtée, il prit en ses mains l'ostensoir ceint de rayons d'or, avec l'hostie blanche au milieu, et, s'avancant de quelques pas, il l'éleva de ses deux bras tendus au-dessus de sa tête, le présentant aux regards effarés de la Démoniaque.

Elle hurlait toujours, l'oeil fixé, tendu sur cet objet rayonnant.

Et le prêtre demeurait tellement immobile qu'on l'aurait pris pour une statue.

Et cela dura longtemps, longtemps.

La femme semblait saisie de peur, fascinée ; elle contemplait fixement l'ostensoir, secouée encore de tremblements terribles, mais passagers, et criant toujours, mais d'une voix moins déchirante.

Et cela dura encore longtemps.

On eût dit qu'elle ne pouvait plus baisser les yeux, qu'ils étaient rivés sur l'hostie ; et elle ne

faisait plus que gémir ; et son corps raidi s'amollissait, s'affaissait.

Toute la foule était prosternée le front par terre.

La Possédée maintenant baissait rapidement les paupières, puis les relevait aussitôt, comme impuissante à supporter la vue de son Dieu. Elle s'était tue. Et puis soudain, je m'aperçus que ses yeux demeuraient clos. Elle dormait du sommeil des somnambules, hypnotisée, pardon ! vaincue par la contemplation persistante de l'ostensoir aux rayons d'or, terrassée par le Christ victorieux.

On l'emporta, inerte, pendant que le prêtre remontait vers l'autel.

L'assistance bouleversée entonna le *Te Deum* d'action de grâces.

Et la femme du forgeron dormit quarante heures de suite, puis se réveilla sans aucun souvenir de la possession ni de la délivrance.

Voilà, mesdames, le miracle que j'ai vu.

Le docteur Bonenfant se tut, puis ajouta d'une voix contrariée :

– Je n'ai pu refuser de l'attester par écrit.

Clair de lune, 1884.

Alphonse Daudet

Les trois messes basses

Conte de Noël

I

– Deux dindes truffées, Garrigou ?...

– Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques bourrées de truffes. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui ai aidé à les remplir. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôissant, tellement elle était tendue...

– Jésus-Maria ! moi qui aime tant les truffes !... Donne-moi vite mon surplus, Garrigou... Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine ?...

– Oh ! toutes sortes de bonnes choses... Depuis midi nous n'avons fait que plumer des

faisans, des huppés, des gelinottes, des coqs de bruyère. La plume en volait partout... Puis de l'étang on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites, des...

– Grosses comment, les truites, Garrigou ?

– Grosses comme ça, mon révérend...
Énormes !...

– Oh ! Dieu ! il me semble que je les vois...
As-tu mis le vin dans les burettes ?

– Oui, mon révérend, j'ai mis le vin dans les burettes... Mais dame ! il ne vaut pas celui que vous boirez tout à l'heure en sortant de la messe de minuit. Si vous voyiez cela dans la salle à manger du château, toutes ces carafes qui flambent pleines de vins de toutes les couleurs... Et la vaisselle d'argent, les surtoutis ciselés, les fleurs, les candélabres !... Jamais il ne se sera vu un réveillon pareil. M. le marquis a invité tous les seigneurs du voisinage. Vous serez au moins quarante à table, sans compter le bailli ni le tabellion... Ah ! vous êtes bien heureux d'en être, mon révérend !... Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit

partout... Meuh !...

– Allons, allons, mon enfant. Gardons-nous du péché de gourmandise, surtout la nuit de la Nativité... Va bien vite allumer les cierges et sonner le premier coup de la messe ; car voilà que minuit est proche, et il ne faut pas nous mettre en retard...

Cette conversation se tenait une nuit de Noël de l'an de grâce mil six cent et tant, entre le révérend dom Balaguère, ancien prier des Barnabites, présentement chapelain gagé des sires de Trinquelage, et son petit clerc Garrigou, ou du moins ce qu'il croyait être le petit clerc Garrigou, car vous saurez que le diable, ce soir-là, avait pris la face ronde et les traits indécis du jeune sacristain pour mieux induire le révérend père en tentation et lui faire commettre un épouvantable péché de gourmandise. Donc, pendant que le soi-disant Garrigou (hum ! hum !) faisait à tour de bras carillonner les cloches de la chapelle seigneuriale, le révérend achevait de revêtir sa chasuble dans la petite sacristie du château ; et, l'esprit déjà troublé par toutes ces descriptions

gastronomiques, ils se répétait à lui-même en s'habillant :

– Des dindes rôties... des carpes dorées... des truites grosses comme ça !...

Dehors, le vent de la nuit soufflait en éparpillant la musique des cloches, et, à mesure, des lumières apparaissaient dans l'ombre aux flancs du mont Ventoux, en haut duquel s'élevaient les vieilles tours de Trinquelage. C'étaient des familles de métayers qui venaient entendre la messe de minuit au château. Ils grimpaient la côte en chantant par groupes de cinq ou six, le père en avant, la lanterne en main, les femmes enveloppées dans leurs grandes mantes brunes où les enfants se serraient et s'abritaient. Malgré l'heure et le froid, tout ce brave peuple marchait allègrement, soutenu par l'idée qu'au sortir de la messe il y aurait, comme tous les ans, table mise pour eux en bas dans les cuisines. De temps en temps, sur la rude montée, le carrosse d'un seigneur, précédé de porteurs de torches, faisait miroiter ses glaces au clair de lune, ou bien une mule trottait en agitant ses

sonnaillles, et, à la lueur des falots enveloppés de brume, les métayers reconnaissaient leur bailli et le saluaient au passage :

– Bonsoir, bonsoir, maître Arnoton !

– Bonsoir, bonsoir, mes enfants !

La nuit était claire, les étoiles avivées de froid ; la bise piquait, et un fin grésil glissant sur les vêtements sans les mouiller, gardait fidèlement la tradition des Noëls blancs de neige. Tout en haut de la côte, le château apparaissait comme le but, avec sa masse énorme de tours, de pignons, le clocher de sa chapelle montant dans le ciel bleu noir, et une foule de petites lumières qui clignotaient, allaient, venaient, s’agitaient à toutes les fenêtres, et ressemblaient, sur le fond sombre du bâtiment, aux étincelles courant dans des cendres de papier brûlé... Passé le pont-levis et la poterne, il fallait, pour se rendre à la chapelle, traverser la première cour, pleine de carrosses, de valets, de chaises à porteurs, toute claire du feu des torches et de la flambée des cuisines. On entendait le tintement des tournebroches, le fracas des casseroles, le choc

des cristaux et de l'argenterie remués dans les apprêts d'un repas ; par là-dessus, une vapeur tiède, qui sentait bon les chairs rôties et les herbes fortes des sauces compliquées, faisait dire aux métayers, comme au chapelain, comme au bailli, comme à tout le monde :

– Quel bon réveillon nous allons faire après la messe !

II

Drelindin din !... Drelindin din !...

C'est la messe de minuit qui commence. Dans la chapelle du château, une cathédrale en miniature, aux arceaux entrecroisés, aux boiseries de chêne, montant jusqu'à hauteur des murs, les tapisseries ont été tendues, tous les cierges allumés. Et que de monde ! Et que de toilettes ! Voici d'abord, assis dans les stalles sculptées qui entourent le choeur, le sire de Trinquelage, en habit de taffetas saumon, et près de lui tous les

nobles seigneurs invités. En face, sur des prie-Dieu garnis de velours, ont pris place la vieille marquise douairière dans sa robe de brocart couleur de feu et la jeune dame de Trinquelage, coiffée d'une haute tour de dentelle gaufrée à la dernière mode de la cour de France. Plus bas on voit, vêtus de noir avec de vastes perruques en pointe et des visages rasés, le bailli Thomas Arnoton et le tabellion maître Ambroy, deux notes graves parmi les soies voyantes et les damas brochés. Puis viennent les gras majordomes, les pages, les piqueurs, les intendants, dame Barbe, toutes ses clefs pendues sur le côté à un clavier d'argent fin. Au fond, sur les bancs, c'est le bas office, les servantes, les métayers avec leurs familles ; et enfin, là-bas, tout contre la porte qu'ils entrouvrent et referment discrètement, messieurs les marmitons qui viennent entre deux sauces prendre un petit air de messe et apporter une odeur de réveillon dans l'église tout en fête et tiède de tant de cierges allumés.

Est-ce la vue de ces petites barrettes blanches qui donne des distractions à l'officiant ? Ne

serait-ce pas plutôt la sonnette de Garrigou, cette enragée petite sonnette qui s'agite au pied de l'autel avec une précipitation infernale et semble dire tout le temps :

– Dépêchons-nous, dépêchons-nous... Plus tôt nous aurons fini, plus tôt nous serons à table.

Le fait est que chaque fois qu'elle tinte, cette sonnette du diable, le chapelain oublie sa messe et ne pense plus qu'au réveillon. Il se figure les cuisiniers en rumeur, les fourneaux où brûle un feu de forge, la buée qui monte des couvercles entrouverts, et dans cette buée deux dindes magnifiques, bourrées, tendues, marbrées de truffes...

Ou bien encore il voit passer des files de pages portant des plats enveloppés de vapeurs tentantes, et avec eux il entre dans la grande salle déjà prête pour le festin. Ô délices ! voilà l'immense table toute chargée et flamboyante, les paons habillés de leurs plumes, les faisans écartant leurs ailes mordorées, les flacons couleur de rubis, les pyramides de fruits éclatant parmi les branches vertes, et ces merveilleux poissons dont parlait

Garrigou (ah ! bien oui, Garrigou !) étalés sur un lit de fenouil, l'écaille nacrée comme s'ils sortaient de l'eau, avec un bouquet d'herbes odorantes dans leurs narines de monstres. Si vive est la vision de ces merveilles, qu'il semble à dom Balaguère que tous ces plats mirifiques sont servis devant lui sur les broderies de la nappe d'autel, et deux ou trois fois, au lieu de *Dominus vobiscum* ! il se surprend à dire le *Benedicite*. À part ces légères méprises, le digne homme débite son office très consciencieusement, sans passer une ligne, sans omettre une génuflexion ; et tout marche assez bien jusqu'à la fin de la première messe ; car vous savez que le jour de Noël le même officiant doit célébrer trois messes consécutives.

– Et d'une ! se dit le chapelain avec un soupir de soulagement ; puis, sans perdre une minute, il fait signe à son clerc ou celui qu'il croit être son clerc, et...

Drelindin din !... Drelindin din !

C'est la seconde messe qui commence, et avec elle commence aussi le péché de dom Balaguère.

– Vite, vite, dépêchons-nous, lui crie de sa petite voix aigrette la sonnette de Garrigou, et cette fois le malheureux officiant tout abandonné au démon de gourmandise, se rue sur le missel et dévore les pages avec l’avidité de son appétit en surexcitation. Frénétiquement, il se baisse, se relève, esquisse les signes de croix, les génuflexions, raccourcit tous ses gestes pour avoir plus tôt fini. À peine s’il étend ses bras à l’Évangile, s’il frappe sa poitrine au *Confiteor*. Entre le clerc et lui c’est à qui bredouillera le plus vite. Versets et répons se précipitent, se bousculent. Les mots à moitié prononcés, sans ouvrir la bouche, ce qui prendrait trop de temps, s’achèvent en murmures incompréhensibles.

Oremus ps... ps... ps...

Mea culpa... pa... pa...

Pareils à des vendangeurs pressés foulant le raisin de la cuve, tous deux barbotent dans le latin de la messe, en envoyant des éclaboussures de tous les côtés.

Dom... scum !... dit Balaguère.

... *Stutuo !*... répond Garrigou ; et tout le temps la damnée petite sonnette est là qui tinte à leurs oreilles, comme ces grelots qu'on met aux chevaux de poste pour les faire galoper à la grande vitesse. Pensez que de ce train-là une messe basse est vite expédiée.

– Et de deux ! dit le chapelain tout essoufflé ; puis, sans prendre le temps de respirer, rouge, suant, il dégringole les marches de l'autel et...

Drelindin din !... Drelindin din !...

C'est la troisième messe qui commence. Il n'y a plus que quelques pas à faire pour arriver à la salle à manger ; mais, hélas ! à mesure que le réveillon approche, l'infortuné Balaguère se sent pris d'une folie d'impatience et de gourmandise. Sa vision s'accroît, les carpes dorées, les dindes rôties sont là, là... Il les touche... il les... Oh ! Dieu !... Les plats fument, les vins embaument ; et, secouant son grelot enragé, la petite sonnette lui crie :

– Vite, vite, encore plus vite !...

Mais comment pourrait-il aller plus vite ? Ses

lèvres remuent à peine. Il ne prononce plus les mots... À moins de tricher tout à fait le bon Dieu et de lui escamoter sa messe... Et c'est ce qu'il fait, le malheureux !... De tentation en tentation, il commence par sauter un verset, puis deux. Puis l'Épître est trop longue, il ne la finit pas, effleure l'évangile, passe devant le *Credo* sans entrer, saute le *Pater*, salue de loin la préface, et par bonds et par élans se précipite ainsi dans la damnation éternelle, toujours suivi de l'infâme Garrigou (*vade retro, Satanas !*) qui le seconde avec une merveilleuse entente, lui relève sa chasuble, tourne les feuillets deux par deux, bouscule les pupitres, renverse les burettes, et sans cesse secoue la petite sonnette de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Il faut voir la figure effarée que font tous les assistants ! Obligés de suivre à la mimique du prêtre cette messe dont ils n'entendent pas un mot, les uns se lèvent quand les autres s'agenouillent, s'asseyent quand les autres sont debout ; et toutes les phases de ce singulier office se confondent sur les bancs dans une foule d'attitudes diverses. L'étoile de Noël en route

dans les chemins du ciel, là-bas, vers la petite étable, pâlit d'épouvante en voyant cette confusion...

– L'abbé va trop vite... On ne peut pas suivre, murmure la vieille douairière en agitant sa coiffe avec égarement.

Maître Arnoton, ses grandes lunettes d'acier sur le nez, cherche dans son paroissien où diantre on peut bien en être. Mais au fond, tous ces braves gens, qui eux aussi pensent à réveillonner, ne sont pas fâchés que la messe aille ce train de poste ; et quand dom Balaguère, la figure rayonnante, se tourne vers l'assistance en criant de toutes ses forces : *Ite missa est*, il n'y a qu'une voix dans la chapelle pour lui répondre un *Deo gratias* si joyeux, si entraînant, qu'on se croirait déjà à table au premier toast du réveillon.

III

Cinq minutes après, la foule des seigneurs

s'asseyait dans la grande salle, le chapelain au milieu d'eux. Le château, illuminé de haut en bas, retentissait de chants, de cris, de rires, de rumeurs ; et le vénérable dom Balaguère plantait sa fourchette dans une aile de gelinotte, noyant le remords de son péché sous des flots de vin du pape et de bon jus de viandes. Tant il but et mangea, le pauvre saint homme, qu'il mourut dans la nuit d'une terrible attaque, sans avoir eu seulement le temps de se repentir ; puis, au matin, il arriva dans le ciel encore tout en rumeur des fêtes de la nuit, et je vous laisse à penser comme il y fut reçu.

– Retire-toi de mes yeux, mauvais chrétien ! lui dit le souverain Juge, notre maître à tous. Ta faute est assez grande pour effacer toute une vie de vertu... Ah ! tu m'as volé une messe de nuit... Eh bien ! tu m'en paieras trois cents en place, et tu n'entreras en paradis que quand tu auras célébré dans ta propre chapelle ces trois cents messes de Noël en présence de tous ceux qui ont péché par ta faute et avec toi...

... Et voilà la vraie légende de dom Balaguère

comme on la raconte au pays des olives. Aujourd'hui le château de Trinquelage n'existe plus, mais la chapelle se tient encore droite tout en haut du mont Ventoux, dans un bouquet de chênes verts. Le vent fait battre sa porte disjointe, l'herbe encombre le seuil ; il y a des nids aux angles de l'autel et dans l'embrasure des hautes croisées dont les vitraux coloriés ont disparu depuis longtemps. Cependant il paraît que tous les ans, à Noël, une lumière surnaturelle erre parmi ces ruines, et qu'en allant aux messes et aux réveillons, les paysans aperçoivent ce spectre de chapelle éclairé de cierges invisibles qui brûlent au grand air, même sous la neige et le vent. Vous en rirez si vous voulez, mais un vigneron de l'endroit, nommé Garrigue, sans doute un descendant de Garrigou, m'a affirmé qu'un soir de Noël, se trouvant un peu en ribote, il s'était perdu dans la montagne du côté de Trinquelage ; et voici ce qu'il avait vu... Jusqu'à onze heures, rien. Tout était silencieux, éteint, inanimé. Soudain, vers minuit, un carillon sonna tout en haut du clocher, un vieux, vieux carillon qui avait l'air d'être à dix lieues. Bientôt, dans le

chemin qui monte, Garrigue vit trembler des feux, s'agiter des ombres indécises. Sous le porche de la chapelle, on marchait, on chuchotait :

– Bonsoir, maître Arnoton !

– Bonsoir, bonsoir, mes enfants !...

Quand tout le monde fut entré, mon vigneron, qui était très brave, s'approcha doucement et, regardant par la porte cassée, eut un singulier spectacle. Tous ces gens qu'il avait vus passer étaient rangés autour du chœur, dans la nef en ruine, comme si les anciens bancs existaient encore. De belles dames en brocart avec des coiffes de dentelle, des seigneurs chamarrés du haut en bas, des paysans en jaquettes fleuries ainsi qu'en avaient nos grands-pères, tous l'air vieux, fané, poussiéreux, fatigué. De temps en temps, des oiseaux de nuit, hôtes habituels de la chapelle, réveillés par toutes ces lumières, venaient rôder autour des cierges dont la flamme montait droite et vague comme si elle avait brûlé derrière une gaze ; et ce qui amusait beaucoup Garrigue, c'était un certain personnage à grandes

lunettes d'acier, qui secouait à chaque instant sa haute perruque noire sur laquelle un de ces oiseaux se tenait droit tout empêtré en battant silencieusement des ailes...

Dans le fond, un petit vieillard de taille enfantine, à genoux au milieu du chœur, agitait désespérément une sonnette sans grelot et sans voix, pendant qu'un prêtre, habillé de vieil or, allait, venait devant l'autel, en récitant des oraisons dont on n'entendait pas un mot... Bien sûr, c'était dom Balaguère, en train de dire sa troisième messe basse.

Lettres de mon moulin.

Nathaniel Hawthorne

Le banquet de Noël

Fantaisie philosophique

– J’ai cherché dans ce travail, disait Rodrigue, tout en s’asseyant dans le kiosque avec Rosina et le sculpteur, et en déroulant un manuscrit ; j’ai cherché à définir un personnage que j’ai rencontré dans mainte occasion ; la triste expérience que j’ai acquise de bonne heure, comme vous le savez tous les deux, m’a donné quelque connaissance du coeur humain, sur lequel j’ai fait des études approfondies. Mais il est un genre d’homme, une sorte de créature, veux-je dire, dont je crains de ne pouvoir jamais bien comprendre la vie et les instincts.

– C’est très bien, ce que vous dites là ; mais dépeignez-nous cet individu, répondit le sculpteur. Donnez-nous-en une idée quelconque, et expliquez-vous au plus tôt.

– Soit, j’y consens, quoique, à mon avis, ce soit du temps perdu, répliqua Rodrigue. On pourrait croire de prime abord que l’être dont il s’agit est de la nature de ceux que vous avez formés d’un bloc de marbre, qu’il a été doué d’une intelligence extérieure, mais qu’il lui manque la dernière touche d’un créateur divin. Il a toutes les apparences d’un homme : je dirai même que ses formes sont plus belles que celles de tout autre être de son espèce que vous pourriez rencontrer. On le prendrait pour un sage ; son esprit est susceptible de culture et de goût : et cependant il n’excite aucune sympathie et n’en éprouve sans doute aucune. Quand on le connaît intimement, on découvre qu’il est glacé, immatériel. C’est une simple vapeur perdue dans l’immensité.

– Je crois, observa Rosina, que j’ai une certaine idée de l’être dont vous voulez parler.

– Tant mieux, répondit le mari de cette charmante femme en souriant du bout des lèvres ; mais n’anticipez pas sur mes paroles, et ne cherchez pas à définir d’avance ce que je vais

lire. J'ai créé, dans le récit que voilà, un homme qui probablement n'a jamais existé : comprenant ce qui manque à son organisation spirituelle, parcourant le monde sans éprouver aucune émotion, et désirant changer son fardeau d'insensibilité contre un fardeau de chagrin réel, contre une angoisse de douleurs plus affreuses que tout ce que le sort puisse envoyer à un misérable condamné à vivre sur la Terre.

Rodrigue, probablement satisfait de cette préface, commença à lire ce qui suit :

Un vieux gentilhomme fit dans son testament un legs tout à fait en rapport avec la vie mélancolique et excentrique qu'il avait menée. Il laissa une somme considérable dont l'intérêt devait servir annuellement et pour toujours à organiser, le jour de Noël, un banquet auquel prendraient part dix personnes choisies parmi les plus malheureuses qu'on pourrait trouver dans le pays.

L'intention du testateur n'était pas de faire oublier à des infortunés leurs chagrins pour quelques heures ; il voulait au contraire agir de

telle sorte qu'ils en ressentissent mieux les atteintes. En choisissant même ce jour consacré et ordinairement joyeux, où ceux qui étaient invités au banquet auraient pu perdre un instant la souvenance de leurs maux au milieu des acclamations de joie proclamées à l'occasion de cette solennité par toute la chrétienté, le testateur n'avait que l'intention de perpétuer son peu de foi dans les oeuvres de la Providence, laquelle, prétendait-il, s'inquiétait fort peu du sort des pauvres humains.

Le vieux gentilhomme avait désigné, pour ses exécuteurs testamentaires, deux de ses plus intimes amis, qui étaient, comme lui, deux sombres humoristes, et dont la seule occupation était d'observer tous les malheurs auxquels nous sommes exposés. Ils se refusaient même à l'évidence qui prouve qu'un Dieu bienfaisant a placé le bien à côté du mal, et que chaque devoir que nous accomplissons, tout pénible qu'il soit, est la source d'un vrai plaisir. Ces deux philosophes, d'un genre tout particulier, étaient donc chargés d'inviter les convives du banquet ou de les choisir parmi ceux qui prétendaient

avoir quelque droit à assister à ce bizarre festin.

Le premier repas eut lieu. Pour dire vrai, l'aspect des convives n'était pas fait pour satisfaire ceux qui les auraient aperçus rangés autour de cette table, car les chagrins de ces personnages ne suffisaient pas pour donner une idée du grand nombre des souffrances répandues sur la Terre. Et pourtant, après un examen de quelques instants, on ne pouvait contester que ces souffrances, tout en provenant de causes en apparence imaginaires, accusaient néanmoins la nature de notre organisation.

Les décorations de la salle du banquet étaient arrangées de manière à rappeler aux convives que le seul but que nous soyons sûrs d'atteindre ici-bas, c'est la mort. Telle avait été la pensée immuable du testateur. Éclairée au moyen de torches, cette salle était toute tendue de drap noir, ornée de guirlandes faites de branches de cyprès et de couronnes d'immortelles desséchées, semblables à celles qu'on jette sur les cercueils. Chaque assiette était entourée de persil. Le vin, décanté dans une urne d'argent, était versé à

chaque convive dans de petits vases pareils à des lacrymatoires romains. Les exécuteurs de ce legs singulier, – je ne saurais dire si c'était leur goût qui avait présidé à tous ces détails, – n'avaient pas oublié l'usage des anciens Égyptiens qui plaçaient un squelette à la table du festin, dans le but de se moquer de la gaieté des convives. Le squelette était enveloppé d'un manteau noir et placé sur un siège au centre de la table. On prétendait que le testateur lui-même avait vécu en compagnie de ce triste emblème de la mort, et qu'il avait stipulé, dans son testament, qu'on placerait chaque année ce squelette au milieu des dix convives qu'il invitait au banquet de la fête de Noël. Selon toute probabilité, le vieux gentilhomme désirait prouver que, pendant sa longue existence, il n'avait jamais cru à une autre vie.

– Que signifie cette couronne ? demandèrent à la fois plusieurs invités en entrant dans la salle où le banquet était préparé.

Ces gens-là faisaient allusion à une couronne de cyprès appendue à l'extrémité du bras du

squelette, qui sortait seul des plis du manteau noir dont il était enveloppé.

Un des exécuteurs testamentaires répondit :

– C'est une couronne qui sera offerte, non pas au plus digne, mais au plus malheureux, lorsqu'il aura prouvé qu'il a le droit de l'obtenir.

Le premier invité était un homme d'un caractère doux, mais tout à fait dénué d'énergie pour combattre le profond découragement auquel il était naturellement enclin ; aussi, sans que rien en apparence pût l'empêcher de prétendre au bonheur, avait-il passé sa vie dans la plus molle indolence, à tel point que son sang, ayant presque oublié de circuler dans ses veines, oppressait sa poitrine et faisait battre son coeur avec violence. Son malheur dépendait donc de son organisation.

Le deuxième convive était misérable parce qu'il avait un esprit inquiet et malade ; il était même devenu tellement impressionnable qu'un mot piquant d'un ennemi, la plaisanterie la plus inoffensive d'un étranger, la pression d'une main amie, lui étaient pénibles comme c'est ordinairement l'habitude de ces gens-là. Sa

principale occupation était d'exposer ses griefs à ceux qui voulaient bien les entendre.

Le troisième individu était un hypocondriaque à qui son imagination faisait trouver des monstres partout ; il en apercevait même au coin de son feu. Il se figurait voir des dragons dans les nuages, des esprits infernaux cachés sous les traits des plus jolies femmes, quelque chose d'affreux et de malfaisant dans tout ce que la nature offre de plus enchanteur.

Son voisin était un de ces hommes qui, dans leur première jeunesse, ont eu une trop grande confiance dans leurs semblables ; il avait trop espéré d'eux ; il avait été si souvent trompé qu'il était devenu misanthrope.

Depuis plusieurs années, il cherchait tous les motifs possibles pour haïr et mépriser l'humanité entière. Et il n'avait, pour faire cela, qu'à envisager le meurtre, la débauche, la fausseté, l'ingratitude, le manque de bonne foi entre amis, les vices instinctifs chez les enfants, tous les crimes cachés des êtres créés à l'image de Dieu, et qui ont tous les dehors de la vertu : il lui fallait

seulement examiner une à une toutes ces tristes réalités, qui cherchent à se décorer des apparences les plus attrayantes. Mais à chaque mauvaise action qu'il inscrivait sur son catalogue, à chaque nouvelle découverte qui augmentait la triste nomenclature instructive à laquelle il avait voué sa vie, son coeur, naturellement aimant et confiant, recommençait à saigner.

L'homme qui venait ensuite avait des sourcils épais et tenait les yeux baissés. Sa physionomie exprimait la passion et montrait une animation sans pareille. Dès sa plus tendre enfance, il s'était cru un messager inspiré par la Divinité, et avait essayé de remplir la mission à laquelle il pensait être destiné. Hélas ! il n'avait pas été assez éloquent pour se faire écouter. Une fois convaincu de son impuissance, il s'était sans cesse adressé cette pénible question : « Pourquoi les hommes ne veulent-ils pas m'entendre et se laisser persuader ? – C'est parce que je suis un fou. Qu'ai-je à faire ici-bas ? Quand trouverai-je ma tombe ? » Pendant tout le festin, cet homme se versait de fréquentes rasades pour éteindre,

disait-il, le feu céleste qui le consumait, et qui était inutile à sa race.

Tout à coup, on vit entrer, après avoir froissé et jeté un billet de bal, un petit-maître qui, la veille du jour de ce banquet, avait aperçu quatre ou cinq rides sur son front, et plus de cheveux blancs sur sa tête qu'il ne pouvait en compter. Doué d'intelligence et de sentiment, le vieux dandy avait follement dépensé sa jeunesse, et était arrivé à cette époque de la vie où la folie nous abandonne et nous oblige à aimer la sagesse.

Pour compléter le nombre des convives, les exécuteurs testamentaires avaient invité un malheureux poète réduit à la plus grande misère, et un idiot qu'ils avaient trouvé au coin de la rue. Ce dernier avait juste assez d'intelligence pour savoir ce qui lui manquait ; il cherchait donc vainement ce que la nature lui avait refusé ; et, dans ce but, il errait çà et là dans les rues en gémissant, car il s'apercevait que ses efforts étaient inutiles.

La seule dame qui eût pénétré dans la salle du

banquet aurait été parfaitement belle, si elle n'eût légèrement louché de l'oeil gauche ; mais ce défaut, si petit qu'il fût, la chagrinait à un tel point qu'elle passait sa vie dans la solitude et qu'elle n'osait même pas se regarder dans une glace. On plaça cette infortunée en face du squelette.

Il nous reste un autre convive à décrire. C'était un jeune homme de bonne mine, à l'air doux, au maintien élégant. À le voir, on eût pensé qu'il aurait plutôt dû aller s'asseoir à quelque joyeuse table qu'à celle où se trouvaient tous ces malheureux.

Un bruit de murmures s'éleva parmi les autres convives, lorsqu'ils remarquèrent le regard inquisiteur jeté sur eux par le nouveau venu.

– Que vient faire ce monsieur parmi nous ? Pourquoi le squelette du fondateur de cette fête ne se lève-t-il pas et ne chasse-t-il pas cet étranger ?

– C'est honteux, ajouta le malade, qui éprouva un nouvel élanement au coeur. Ce gentleman vient ici pour se moquer de nous ! Nous allons

servir de texte à ses plaisanteries, quand il retournera auprès de ses amis, à la taverne voisine. Il rira avec eux de nos misères et les exposera peut-être sur le théâtre dans un drame de sa composition.

– Eh, qu’importe ! reprit l’hypocondriaque en souriant d’un air de dédain ; il portera à ses lèvres une cuillerée de soupe faite avec des vipères ; et s’il y a une macédoine de scorpions sur la table, il faudra bien qu’il en ait sa part. Après tout, si notre banquet de Noël lui convient, il y reviendra l’année prochaine !

– Ne le troublez pas, murmura avec douceur le personnage mélancolique ; peu importe qu’il acquière, quelques années plus tôt ou plus tard, la conscience du malheur ! Si ce jeune homme se croit heureux maintenant, laissez-le s’asseoir parmi nous, car il ignore quels sont les maux qui l’attendent.

Le pauvre idiot s’approcha du nouveau convive avec cet air inquiet et inquisiteur qu’on remarquait toujours en lui, ce qui faisait dire qu’il était sans cesse à la recherche de l’esprit qui lui

manquait. Après s'être livré à un court examen, le pauvre insensé toucha la main de l'étranger, tout en retirant immédiatement la sienne ; puis il branla la tête et un frisson parcourut ses membres.

– C'est froid, c'est froid ! s'écria l'idiot.

Le jeune homme ne put réprimer un frisson de terreur, et sourit pourtant avec grâce.

– Messieurs et madame, dit alors un des ordonnateurs de la fête, n'allez pas nous taxer d'insanité, et croire que nous avons admis ce jeune étranger, qui s'appelle Gervayse Hastings, sans avoir pris de minutieuses informations. – Croyez-moi, personne entre vous n'a, plus que lui, le droit de venir s'asseoir à cette table.

Chacun se crut obligé d'accepter ces paroles ; puis ensuite les invités prirent leurs places : la bonne harmonie fut bientôt troublée par l'hypocondriaque, qui repoussa sa chaise en se plaignant à haute voix, parce que, disait-il, on avait mis devant lui un plat contenant des crapauds et des vipères. On chercha à lui faire comprendre qu'il se trompait ; il reprit alors

tranquillement son siège. Le vin coulait à grands flots de l'urne sépulcrale ; mais on eût dit qu'il en sortait mêlé à de sombres inspirations ; ainsi, au lieu d'exciter à la gaieté, il ne servait qu'à augmenter la tristesse générale. Les convives se racontaient des histoires effrayantes sur certains personnages qui auraient eu de grands droits à venir s'asseoir parmi eux. On parlait des maux auxquels tous les hommes sont exposés, de crimes horribles, d'existences qui n'avaient été que de longues agonies, d'autres qui paraissaient heureuses et qui avaient été empoisonnées tôt ou tard par de cuisants chagrins. On s'entretenait des derniers moments des humains, de leurs dernières paroles, des instructions qu'on pouvait en tirer ; des différentes manières de mettre fin à ses jours, des moyens préférables à employer pour y parvenir : le couteau, le poison, la noyade, la pendaison ou la vapeur du charbon.

La plupart des convives, comme c'est l'habitude chez les gens très affligés, aimaient à parler de leurs malheurs et cherchaient à en faire le sujet de la conversation générale. Ils voulaient, avant tout, prouver que leur propre infortune était

la plus grande de toutes.

Le misanthrope, énumérant tous les torts du genre humain à son égard, prétendait que l'homme est incapable d'éprouver aucun bon sentiment, et il se plaisait à rappeler tous les faits qui pouvaient appuyer son opinion. Puis, dès qu'il eut exprimé sa manière de penser, il cacha son visage dans ses mains et pleura amèrement.

Ce banquet, on le voit, était une fête à laquelle chaque homme et chaque femme, quelque favorisés qu'ils fussent par la fortune, eût pu, dans un moment donné, réclamer le triste privilège d'assister.

Tant que dura le festin, on remarqua que le jeune étranger, Gervayse Hastings, n'éprouva pas la moindre émotion. Toutes les tristes pensées exprimées par ses compagnons le trouvaient insensible : son regard trahissait plus d'étonnement que celui du pauvre idiot, dont le coeur cherchait à comprendre, et qui souvent parvenait à son but. La conversation de Gervayse était froide, incisive, légère et souvent éloquente ; mais on découvrait que celui qui parlait n'avait

jamais ni aimé ni souffert.

– Monsieur, dit d'un ton brusque le misanthrope qui répondit à quelques observations d'Hastings, je vous prie de ne plus m'adresser la parole. Nous ne pouvons nous comprendre, car nos sentiments n'ont rien de sympathique. De quel droit êtes-vous venu vous joindre à nous ? Je ne saurais le deviner ; mais il me semble qu'après avoir prononcé les phrases malséantes que nous venons d'entendre, vous devez nous considérer, mes compagnons et moi, comme des ombres flottant sur la muraille. À dire vrai, vous nous produisez le même effet.

Le jeune homme se prit à sourire, s'inclina avec politesse, repoussa sa chaise en arrière sans se lever, et boutonna son habit sur sa poitrine, comme si la salle du festin fût devenue plus froide. L'idiot fixa encore une fois son regard mélancolique sur le jeune homme et murmura ces paroles :

– C'est froid ! c'est froid ! c'est froid !

Le banquet une fois terminé, les convives se retirèrent. À peine eurent-ils franchi le seuil de la

porte que la scène qui venait d'avoir lieu ne semblait plus à leurs souvenirs que la vision d'un esprit malade.

De temps à autre, pendant l'année suivante, ces infortunés s'entrevirent çà et là, ce qui convainquit chacun d'eux qu'ils étaient bien tous des habitants de la Terre, et qu'ils existaient réellement. À diverses reprises, plusieurs d'entre eux se trouvèrent le soir, face à face, enveloppés dans de sombres manteaux. Quelquefois aussi ils se rencontrèrent dans des cimetières. Il arriva aussi que certains convives du banquet de Noël tressaillirent en se reconnaissant à la lumière du soleil, au milieu d'une rue fréquentée, où ils erraient comme des spectres. Sans doute ces gens-là étaient surpris que le squelette ne sortît pas aussi à l'heure de midi.

Mais chaque fois que, par suite de leurs affaires, les convives du banquet de Noël étaient obligés de se mêler à la foule, ils étaient certains de rencontrer le jeune homme, qui, sans qu'on pût en découvrir la cause, avait pris part à cette fête lugubre.

En le voyant se mêler aux heureux du jour ; en apercevant son oeil brillant ; en entendant résonner ses paroles légères et insouciantes ; chacun d'eux se disait en lui-même, avec indignation :

– Quel traître ! quel vil imposteur ! La Providence, dans un temps donné, permettra qu'il ait réellement le droit de venir s'asseoir au milieu de nous.

Le jeune homme, loin de détourner son regard, l'arrêtait, au contraire, sur chaque triste visage passant près de lui, et semblait dire avec un air de mépris : « Hélas ! si vous connaissiez mon secret, vous pourriez alors comparer vos droits avec les miens ! »

Les mois et les heures s'écoulèrent et ramenèrent les gaietés de Noël, accompagnées des cérémonies de l'église, des jeux, des festins et de la joie sur tous les visages. La salle du banquet se revêtit encore de ses noires draperies : on l'éclaira avec les torchères funèbres, et on décora la table d'une façon toute sépulcrale. Le squelette, recouvert de son manteau, reprit sa

place désignée, tenant entre ses doigts la couronne de cyprès, présent destiné au convive le plus affligé.

Comme les ordonnateurs de la fête étaient certains que l'on trouverait toujours sur la Terre de nouvelles misères, et comme ils désiraient jouir de ce spectacle sous toutes les formes, ils ne crurent pas convenable de réunir les convives de l'année précédente : de nouvelles figures vinrent donc se placer autour de la table.

Là se trouvait un homme à la conscience timorée, qui portait une tache de sang dans son coeur, – souvenir de la mort de l'un de ses semblables, – mort qui, pour sa plus grande torture, avait été suivie de circonstances si extraordinaires, – que le malheureux pensait que ses souffrances venaient des voeux qu'il avait formés pour que la mort le visitât lui-même à son tour.

En effet, depuis l'époque de ce meurtre, l'existence de cet homme était empoisonnée ; il vivait dans une perpétuelle agonie, s'accusant intérieurement d'avoir tué son semblable : sans

cesse il avait présents à la mémoire tous les détails de cette horrible catastrophe. C'était là sa seule pensée.

À côté de cet homme, il y avait une mère, – autrefois heureuse, et maintenant désolée. Il s'était cependant écoulé un grand nombre d'années depuis le jour où elle était allée à une partie de plaisir, et avait trouvé à son retour son petit enfant étouffé dans son berceau. Toujours, depuis cet instant funeste, la malheureuse était persécutée par cette pensée terrible que son enfant étouffait dans son cercueil.

Cette malheureuse avait pour voisine, au banquet de Noël, une vieille dame qui, depuis son adolescence, avait été atteinte d'un tremblement convulsif qui ébranlait toute sa personne. Rien n'était plus effrayant que l'aspect de son ombre vacillante sur la muraille ; ses lèvres tremblaient, et l'expression de ses yeux semblait annoncer que son âme aussi était agitée.

Cet état provenait de la confusion qui existait dans son intelligence : personne ne pouvait dire quel terrible chagrin avait frappé l'infortunée

d'une manière aussi cruelle : les exécuteurs testamentaires avaient pourtant jugé qu'ils devaient l'admettre au nombre des convives, non d'après ce qu'ils connaissaient de son histoire, mais sur la seule inspection de son triste visage.

Les convives ne purent réprimer un mouvement de surprise lorsqu'ils virent paraître un certain M. Smith, gentleman à la face rubiconde, qui avait probablement reçu plus d'une invitation bien préférable à celle qui le conviait à cette fête. L'expression ordinaire de la physionomie de ce personnage annonçait que, pour la cause la plus futile, il était disposé à rire. M. Smith évitait cependant tout ce qui pouvait exciter sa gaieté, car il était atteint d'une maladie de cœur qui, à chaque instant, menaçait de mettre fin à ses jours. Toute émotion de joie pouvait lui être fatale, et l'animation produite par de riantes pensées aurait pu occasionner la même fin terrible. Eu égard à sa triste situation, M. Smith s'était fait admettre au banquet, dans l'espoir d'y puiser un fonds de mélancolie qui prolongerait ses jours.

On avait aussi invité deux époux, par cette seule raison, bien connue de tous, qu'ils étaient affreusement malheureux dès qu'ils se trouvaient réunis : il allait donc sans dire qu'ils devaient se rencontrer à ce festin.

Pour faire pendant à ces deux malheureux, on apercevait autour de cette table deux autres individus qui n'avaient jamais été mariés. Dans leur première jeunesse, ils s'étaient promis de s'adorer toujours : mais, séparés par les circonstances, ils étaient demeurés si longtemps loin l'un de l'autre que maintenant ils ne pouvaient plus sympathiser. Isolés dans la vie, ces deux êtres considéraient l'éternité comme un désert sans bornes.

Près du squelette, était assis un des plus joyeux fils de la Terre, – un spéculateur, – un chercheur d'or ; – sa principale affaire étant son grand livre, – la Bourse lui servait de prison. – Ce personnage avait été fort surpris en recevant cette invitation, car il se figurait être le plus fortuné des mortels. Ceux qui l'avaient convié au festin déclaraient qu'il ne savait pas combien grande

était sa misère.

Un instant après, on vit entrer dans la salle un individu avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance. C'était Gervayse Hastings, dont la présence, l'année précédente, avait soulevé tant de questions et causé de nombreuses critiques.

Hastings s'assit encore à la même place, avec l'intime conviction qu'elle lui appartenait, et qu'il n'avait nullement besoin de l'assentiment d'autrui ; et pourtant, chose étonnante, son air enjoué, sa physionomie placide ne trahissaient aucun chagrin. Ceux qui l'examinaient et qui étaient experts dans l'art de découvrir les peines de leurs semblables regardèrent un instant Gervayse Hastings, et, tout en branlant la tête, n'éprouvèrent pour lui aucune sympathie.

– Qui est donc ce jeune homme ? demanda l'homme à la conscience troublée. Assurément, il n'a jamais souffert. De quel droit vient-il s'asseoir parmi nous ?

– Savez-vous que c'est très mal d'entrer ici sans être frappé d'un chagrin mortel ! murmura la vieille dame d'une voix aussi tremblante que

l'était toute sa personne. Quittez-nous, jeune homme ! Votre coeur n'a jamais été brisé ; et je tremble plus encore pour mon repos, rien qu'à vous regarder.

– Son coeur brisé ! oh non, j'en répons, répliqua M. Smith en portant la main sur sa poitrine et en s'efforçant de paraître triste, car il craignait de se livrer à un fatal éclat de rire. Je connais fort bien ce gentleman ; il a devant lui les plus belles espérances, aussi ne doit-il pas se mêler à nous. Il n'a pas plus le droit de s'asseoir à cette table que l'enfant qui n'est pas encore né. Il ne fut jamais malheureux, et probablement il ne le sera jamais.

– Très honorés convives, s'écrièrent alors les ordonnateurs du banquet, allons, de grâce, ayez confiance en nous et soyez certains du moins que notre profonde vénération pour la mémoire de celui qui a institué ce festin ne nous permet pas de désobéir à ses dernières volontés. Recevez ce jeune homme à votre table. Qu'il nous suffise de vous assurer qu'aucun de vous ne voudrait troquer son coeur pour celui qui bat dans la

poitrine de Gervayse Hastings.

– Si cela était, j’en serais enchanté, très enchanté, répliqua M. Smith avec un mélange de joie et de tristesse. Mais ces messieurs ne savent pas ce qu’ils disent ; mon coeur est le seul qui souffre réellement ici, puisque certainement il sera cause de ma mort !

Malgré toutes ces récriminations, comme le jugement des exécuteurs testamentaires était sans appel, la compagnie prit place autour de la table. Le convive, qu’on aurait volontiers expulsé, n’entama la conversation avec aucun de ses voisins ; il paraissait seulement écouter avec une grande attention, dans l’espoir de découvrir quelque vérité. À dire vrai, les plaintes exprimées par ces infortunés ne pouvaient point être le sujet d’une instruction ou d’une consolation, quelles qu’elles fussent, pour personne.

La conversation générale parut si absurde au bon M. Smith qu’il ne put s’empêcher d’éclater de rire, quoique ses médecins lui eussent expressément défendu cette incartade ; et certes la science avait raison cette fois, car le

malheureux tomba en arrière en faisant une affreuse grimace et expira sur-le-champ.

Cette catastrophe mit fin au repas.

– Eh quoi ! vous ne tremblez pas ? demanda la vieille dame à Gervayse Hastings, qui regardait fixement le cadavre. N'est-ce pas un horrible spectacle à voir, et n'est-il pas terrible de penser qu'un homme d'une nature si ardente et si robuste est mort en une minute ? Mon âme tremblera toujours, mais en ce moment elle tremble bien plus encore ; aussi je ne puis comprendre comment vous êtes calme !

– En quoi cet événement subit peut-il m'apprendre quelque chose, madame, ou me faire éprouver la moindre émotion ? répondit Gervayse Hastings en poussant un profond soupir. Les hommes passent devant moi comme les ombres sur une muraille. Leurs actions, leurs passions, leurs sentiments produisent à mes yeux l'effet d'une lumière vacillante. Dans une seconde, tout s'évanouit ! Ni ce cadavre, ni ce squelette, ni le tremblement continuel de cette vieille dame ne peuvent me procurer la sensation que je cherche.

Les convives se séparèrent.

Nous n'entrerons pas dans des détails plus circonstanciés sur ces singuliers festins, lesquels, selon la volonté du fondateur, eurent lieu régulièrement à l'époque désignée.

Quelques années plus tard, les exécuteurs de ces bizarres volontés adoptèrent la coutume d'inviter de loin et de près des individus dont les infortunes semblaient plus grandes que celles de leurs semblables, soit à cause de leur intelligence cultivée, soit eu égard à la haute position qu'ils avaient occupée. Le noble exilé par la Révolution française et le soldat qui avait déposé les armes à la chute de l'Empire vinrent prendre part à ce banquet. Les monarques détrônés, errants sur la Terre, furent admis à ce triste et lugubre festin. L'homme d'État, dont le parti était vaincu, pouvait, s'il le désirait, être encore un grand homme pendant tout le temps que durait le repas.

Le nom d'Aaron Burns* prit place parmi tous ces représentants des misères humaines, quand sa

* Célèbre Américain.

ruine, la plus grande et la plus frappante, causée par des circonstances morales plus étonnantes que celles de la vie de tout autre homme, fut entièrement accomplie.

À l'époque de sa vieillesse, Stephen Girard^{**}, lorsque son opulence lui parut un fardeau trop lourd à porter, chercha une fois à être admis au banquet de Noël.

Et cependant ces personnages ne pouvaient point donner mieux que d'autres ces enseignements extraordinaires de misère et de chagrin qui sont étudiés surtout dans la vie ordinaire. Mais il est bon de remarquer que plus les malheureux sont illustres, plus ils éveillent de profondes sympathies ; et cela non parce que leurs malheurs sont plus terribles, mais parce que étant placés sur un piédestal élevé ceux qui les éprouvent servent bien mieux d'exemples au genre humain.

J'ajouterai qu'à chaque banquet de Noël

^{**} Français d'origine, parvenu à une opulence princière et ayant déshérité sa famille au profit de la ville de Philadelphie.

Gervaise Hastings se mêlait aux convives : mais l'infortuné changeait graduellement. De la brillante jeunesse, il était passé à la virilité soucieuse ; puis de la virilité à la vieillesse, qui avait imprimé un certain air de dignité à sa physionomie. Il était le seul individu qui vînt aussi assidûment chaque année, et cependant sa présence excitait toujours de nouveaux murmures de la part de ceux qui connaissaient son caractère et sa position : ceux-là même dont le coeur était brisé ne pouvaient fraterniser avec lui.

– Qui est donc cet homme impassible ? s'était-on demandé plus de cent fois.

– A-t-il souffert ? a-t-il commis quelque faute ? Sa personne ne porte ni traces de douleur ni de remords. Alors pourquoi se trouve-t-il ici ?

– Demandez-le à ceux qui sont chargés de faire les invitations, ou interrogez-le lui-même. Telle était la réponse générale.

– Mais cet homme est bien connu dans la ville, et tout ce qu'on dit de lui prouve qu'il doit être heureux. D'où vient qu'il arrive ici tous les ans pour se placer au milieu des convives comme une

vraie statue de marbre ?

– Demandez-le au squelette : peut-être vous donnera-t-il le mot de l'énigme.

– En vérité, c'est extraordinaire, se disait-on à la ronde.

L'existence de Gervayse était non seulement prospère, mais encore fort brillante. Tout lui avait réussi ; sa fortune aurait suffi pour satisfaire les goûts les plus dispendieux. Il aurait pu voyager dans les contrées les plus éloignées ; s'il avait eu l'amour de la science, il aurait pu se former une nombreuse bibliothèque. Hélas ! malgré toute son opulence, cet homme était malheureux. Il avait désiré jouir du bonheur domestique et aurait dû le trouver avec une épouse charmante et affectionnée, des enfants qui promettaient la réalisation des plus douces espérances. Hastings s'était élevé au-dessus des limites qui séparent les hommes obscurs des hommes distingués ; et il s'était acquis une réputation sans tache dans des affaires de la plus haute importance. Sa renommée n'était pourtant pas populaire, car il lui manquait ce qui est nécessaire pour acquérir

l'affection des masses. Pour le public, Hastings était une froide abstraction, dépourvue d'enthousiasme et de la faculté de faire passer dans le coeur de la multitude les impulsions du sien ; c'est surtout à ce don divin que le peuple reconnaît ses favoris. J'ajouterai que ceux qui étaient admis dans l'intimité de cet infortuné et qui désiraient l'aimer étaient effrayés de voir que cela leur était impossible.

Ils l'approuvaient et l'admiraient ; mais dans ces moments où l'esprit humain cherche à découvrir la réalité, ils s'éloignaient de Gervayse, qui n'avait pas le pouvoir de leur donner ce qu'ils voulaient trouver ; et, ils éprouvaient ce sentiment de regret que l'on ressent lorsqu'on retire sa main, après l'avoir tendue à une ombre que l'on a aperçue sur la muraille.

La jeunesse d'Hastings, tout à coup disparue, et l'effet qu'il produisait devinrent bientôt plus perceptibles ; ses enfants, lorsqu'il leur tendait les bras, venaient, sans la moindre joie, s'asseoir sur ses genoux ; bien plus, ils n'y prenaient jamais place sans y être invités. Sa femme pleurait en

secret et s'accusait intérieurement de rester insensible auprès de lui. Hastings lui-même paraissait ressentir les effets de cette froideur qu'il répandait sur tous ceux qui l'entouraient. Il aurait donné tout au monde pour pouvoir se réchauffer. La vieillesse, qui l'accabla avant l'âge, l'engourdit bientôt plus encore. Un jour, il perdit sa femme et quelques-uns de ses enfants, puis ensuite les autres le quittèrent, et le vieux Gervayse Hastings resta seul. Il ne désirait plus d'entourage.

C'est ainsi qu'il continua à vivre, et, à chaque fête de Noël, il ne manquait pas de se rendre au lugubre banquet. Son privilège était devenu un droit, et s'il avait réclamé la place d'honneur, le squelette la lui aurait cédée.

Lorsque Hastings eut atteint ses quatre-vingts ans, cet homme au visage pâle, au front chauve, à la physionomie immobile, voulut venir encore une fois s'installer à la place du banquet de Noël, où il était admis tous les ans. Sa physionomie était toujours aussi impassible. Le temps l'avait changé à l'extérieur ; mais intérieurement il ne lui

avait fait ni bien ni mal. Avant de s'asseoir dans le fauteuil qui lui était destiné, Hastings jeta un regard inquisiteur autour de la table, dans le but de s'assurer qu'il n'y retrouverait pas quelques-uns des convives des années précédentes. – Le malheureux n'avait rien appris à ces tristes fêtes. Il ignorait encore ce profond secret, – la vie dans la vie, – qui se manifeste par la joie ou par le chagrin.

– Mes amis, fit tout à coup Gervayse Hastings en prenant cet air d'assurance seul permis à un convive de fondation, soyez les bienvenus ! Je bois à tous vos vœux dans cette coupe sépulcrale !

Les invités répondirent avec urbanité, mais d'une manière qui prouvait qu'ils ne sympathisaient pas avec ce personnage d'un aspect glacial, car tous semblaient dire qu'ils refusaient de le reconnaître pour un de leurs frères.

Donnons avant tout à nos lecteurs une description succincte de ceux qui assistaient au banquet.

Là se trouvait un ministre protestant très enthousiaste, appartenant probablement à la famille de ces anciens puritains qui avaient foi en leur vocation et se comptaient au nombre des puissants de la terre. Cédant aux tendances de l'époque, ce ministre s'était éloigné des principes sévères de la foi primitive : son esprit errait dans d'obscures régions, où il ne trouvait que ténèbres et déceptions. Ses idées étaient tellement confuses que bien souvent il se tordait les mains avec désespoir, tandis qu'en d'autres circonstances il riait de sa propre folie. Cet homme était vraiment misérable.

Près de lui était assis un utopiste. – Sa secte était nombreuse, quoiqu'il se crût le seul de son espèce depuis la création du monde. – Cet individu avait formé le projet de faire disparaître de la surface du globe toutes les douleurs physiques et morales, et d'assurer le bonheur de chacun : mais l'incrédulité des hommes l'empêchait d'accomplir ses projets. Son chagrin était tellement profond que tous les maux auxquels il ne pouvait remédier semblaient s'être appesantis sur lui.

Un vieillard d'un aspect fort simple, couvert de vêtements noirs, attirait ensuite l'attention des personnes présentes. On le prenait pour le père Miller* qui paraissait s'abandonner au désespoir en attendant le moment fatal qui devait tout anéantir.

Là se trouvait encore un homme connu pour son orgueil et son obstination ; il avait possédé de grandes richesses, il s'était vu à la tête d'une grande administration où il avait pu régir despotiquement ses subordonnés qui tremblaient en sa présence. Mais quand survint une ruine totale, tout son pouvoir avait disparu.

On remarquait aussi un philanthrope qui s'affligeait tellement de tous les malheurs des humains et de la négligence que l'on mettait à prendre des mesures générales pour les soulager, qu'il n'avait pas le courage de faire le peu de bien dont il était capable. Ce personnage se contentait d'être malheureux par sympathie.

* Fanatique américain qui avait prédit la fin du monde pour le mois de mai 1848.

Près de lui était assis un individu dont l'espèce ne date que de l'époque actuelle. Depuis qu'il avait atteint l'âge où on lit les journaux, il s'était vanté d'appartenir à un parti politique. Pendant les discussions de ces dernières années, son esprit s'était tellement troublé qu'il ne savait plus à quel parti s'attacher. Le chagrin qu'éprouvait cet homme ne peut être compris que par ceux qui l'ont éprouvé.

À son côté on avait placé un orateur populaire qui avait perdu la voix ; et, comme c'était là à peu près tout ce qu'il possédait, il était tombé dans un état de mélancolie désespéré.

À la table du banquet se trouvaient aussi deux dames : l'une était une pauvre ouvrière presque morte de faim, malade de la poitrine ; elle représentait là un million de femmes de sa condition, toutes aussi misérables qu'elle. L'autre personne était une femme douée d'une mâle énergie dont elle ne pouvait faire usage. Elle ne trouvait dans le monde rien à faire et rien qui lui procurât ou du plaisir ou du chagrin. Cette pauvre infortunée était devenue presque folle en voyant

que son sexe était exclu des grandes affaires.

Comme le nombre des convives était complet, on avait ajouté une petite table pour trois ou quatre pauvres chercheurs d'emploi, que les ordonnateurs du festin avaient cru pouvoir admettre. Ces pauvres diables étaient dans une si grande détresse qu'ils avaient réellement besoin d'un bon repas.

Tous ceux qui assistaient à ce banquet étaient vraiment dignes de compassion. Le vieux Gervayse les intéressait peu, et il aurait pu disparaître sans qu'aucun des convives demandât : Où est-il allé ?

– Monsieur, dit enfin le philanthrope à Hastings, voici bien des années que vous prenez part à cette fête, et probablement vous avez tiré de la vue de tous ces convives du malheur de très utiles enseignements. J'envie votre sort. Pouvez-vous me révéler un secret pour remédier à la masse des misères qui affligent le monde ?

– Je ne connais qu'une seule misère, répondit Gervayse d'un air tranquille, et c'est la mienne.

– La vôtre ! répliqua le philanthrope ; si vous vous rappelez l’existence heureuse et brillante que vous avez menée toute votre vie, comment osez-vous dire que vous êtes le seul infortuné de l’espèce humaine ?

– Je vous le dirais que vous ne le comprendriez pas, répliqua Gervayse Hastings d’une voix faible, et avec une prononciation embarrassée, en employant quelquefois un mot pour un autre. Personne ne m’a compris, pas même ceux qui étaient atteints du même mal. Ce que j’éprouve est l’absence de toute espèce de passions. Il me semble que mon coeur est formé de vapeur. Il m’est impossible de saisir la réalité. Ainsi, en ayant l’air de posséder tout ce qui est au pouvoir des hommes, tout ce qu’ils désirent, je n’ai réellement rien possédé, ni joie, ni chagrin. Toutes choses, toutes personnes, et j’ai eu la preuve de ce que j’avance à cette table même depuis que je viens m’y asseoir, m’ont fait l’effet d’ombres vacillant sur la muraille. Ma femme, mes enfants et mes amis ont produit sur moi la même sensation. Il en est de même de vous que je vois devant moi. Je n’ai réellement pas connu

l'existence, et je ne suis moi-même qu'une ombre comme ce qui m'entoure.

– Et que pensez-vous de l'autre Vie ? demanda à Hastings le ministre en levant les yeux au ciel.

– Hélas ! je suis plus malheureux que vous, répliqua le vieillard, car je n'ai pas la faculté nécessaire pour craindre ou pour espérer. Mon malheur est le seul au monde, ma souffrance est la seule qui ne guérit pas. Ce coeur froid, cette existence sans réalité, ah ! c'est une vraie montagne de glace qui pèse sur ma poitrine !

Le hasard fit qu'à la fin de cette conversation les ligaments usés du squelette se détachèrent, et, tout à coup, ses os desséchés et la couronne de cyprès tombèrent sur la table. Cet incident attira l'attention des convives et fut cause que l'on perdit Hastings de vue pendant quelques instants. Lorsque les membres du banquet reportèrent leurs regards sur le vieillard, ils s'aperçurent qu'il avait subi une transformation complète.

Son ombre avait cessé de vaciller sur la muraille...

*

– Et maintenant, Rosine, que pensez-vous de ce récit ? demanda Rodrigue en roulant le manuscrit qu’il venait de lire.

– Franchement, je vous répondrai que votre apologue n’est pas entièrement complet, répliqua-t-elle. Je comprends bien le caractère que vous avez cherché à dépeindre, mais, si je le comprends, c’est plutôt à force d’y penser que grâce à la clarté de ce que vous venez de raconter.

– Oh ! ce que vous éprouvez était inévitable, observa le sculpteur. Comme les caractères sont tous négatifs, si Gervayse Hastings avait éprouvé le moindre chagrin au banquet de Noël, il eût été bien plus facile de définir son caractère. Il existe dans le monde des personnages pareils à cet homme ; et, de temps en temps, nous rencontrons ces monstres dans le sens moral. Il est difficile de comprendre comment ces êtres existent ici-bas, et

nul ne peut expliquer quelle sera leur existence dans un autre monde. On dirait qu'ils sont étrangers à toutes choses, et rien ne fatigue plus l'esprit que de chercher à comprendre quelle est leur destinée.

Traduit de l'anglais par B.-H. Révoil.

Charles Dickens

L'arbre de Noël

Je viens de passer la soirée avec une joyeuse compagnie d'enfants réunis autour de ce charmant jouet venu d'Allemagne qu'est un arbre de Noël. Cet arbre, planté au milieu d'une large table ronde et s'élevant au-dessus de leurs têtes, était magnifiquement illuminé par une multitude de petites bougies et tout garni d'objets étincelants. Il y avait des poupées aux joues roses qui se cachaient derrière les feuilles vertes ; il y avait des montres, de vraies montres, ou du moins avec les aiguilles mobiles, de ces montres qu'on peut remonter continuellement ; il y avait de petites tables vernies, de petites chaises, de petits lits, de petites armoires et autres meubles en miniature, fabriqués à Wolverhampton, qui semblaient préparés pour le nouveau ménage d'une fée ; il y avait de petits hommes à la face réjouie, beaucoup plus agréables à voir que bien des hommes réels, – car si vous leur ôtiez la tête,

vous les trouviez pleins de dragées ; – il y avait des violons et des tambours ; il y avait des tambourins, des livres, des boîtes à ouvrage, des boîtes de peinture, des boîtes de bonbons, toutes sortes de boîtes ; il y avait, pour les filles aînées de la maison, des bijoux bien plus brillants que des bijoux en or et en diamants des grandes demoiselles ; il y avait des corbeilles et des pelotes à épingles ; il y avait des fusils, des sabres et des drapeaux ; il y avait des sorcières en carton, qui se tenaient par la main pour danser la ronde du sabbat ; il y avait des totons, des sabots, des toupies, des étuis à aiguilles, des essuie-plumes, des flacons de sels, des carnets de bal, des porte-briquets, des fruits naturels artificiellement convertis en fruits d’or, et des imitations de pommes, de poires et de noix, contenant des surprises ; bref, comme le disait tout bas devant moi un charmant enfant à un autre charmant enfant, son meilleur ami : « Il y avait de tout, et plus encore. » En admirant cette collection si variée d’objets de toutes formes qui pendaient à l’arbre comme des fruits magiques et fascinaient les regards de tous ces frais visages,

dont quelques-uns pouvaient à peine se mettre au niveau de la table et dont quelques autres exprimaient leur timide étonnement sur le sein d'une jolie mère, d'une jeune tante ou d'une fraîche nourrice, j'éprouvai de nouveau toutes les sensations de ma propre enfance et me laissai aller à l'idée que rien dans la vie réelle ne vaut peut-être les douces illusions de l'âge des arbres de Noël et de tant d'autres arbres enchantés.

Me voici rentré chez moi, seul, l'unique personne du logis qui soit éveillée ; ma rêverie se prolonge ; pourquoi y résisterais-je ? pourquoi ne m'abandonnerais-je pas au charme qui me ramène à mes premières années, à tout ce qui m'a successivement captivé sur les rameaux de l'arbre magique, alors que, chaque hiver, Noël me retrouvait un heureux et crédule enfant ?

Il est là, devant moi, cet arbre qui déploie en liberté son ombre mystérieuse. D'abord, je reconnais mes joujoux : voilà, tout là-haut, parmi les feuilles lustrées et les baies rouges du houx, le culbuteur avec ses mains dans les poches, qui ne voulait jamais se tenir tranquille par terre, mais

qui, une fois mis sur le parquet, roulait sur lui-même et ne s'arrêtait enfin que pour fixer sur moi ses yeux de homard, dont j'affectais de rire beaucoup, quoique au fond du coeur je me défiasse de lui. À côté du culbuteur, voici cette tabatière infernale, de laquelle s'élançait un avocat démoniaque, en robe noire et en perruque de crin, ouvrant une large bouche, tirant une langue de drap rouge, et qu'il n'y avait pas moyen de faire rentrer dans sa boîte, car il s'en échappait toujours, la nuit surtout, pendant mes rêves. Tout près encore est la grenouille avec la poix de cordonnier sous les pattes, qui bondissait aussi inopinément et quelquefois allait éteindre la bougie ou retombait sur votre main ; sale bête à la peau verdâtre tachetée de rouge. Sur le même rameau se trouve la dame de carton, en jupe de soie bleue, qu'on faisait danser devant le flambeau, jolie et gracieuse dame... Mais je n'en saurais dire autant du grand pantin qui se pendait contre la muraille et qu'on mettait en mouvement avec une ficelle... il avait une expression sinistre, un nez atroce, et quand il relevait les jambes jusqu'à son cou, il était difficile de rester seul

avec lui sans avoir peur.

Ce masque... quand donc me regarda-t-il pour la première fois, ce masque terrible ? Qui le mit sur son visage et pourquoi m'effraya-t-il à ce point que cette impression est une date dans ma vie ? Ce n'est pas un visage hideux en lui-même : il a même l'intention d'être drôle ; pourquoi donc ses traits vulgaires me furent-ils si intolérables ? Ce n'était pas sans doute parce qu'il me cachait le visage de celui ou de celle qui l'essaya devant moi : un tablier eût produit le même effet. Était-ce l'immobilité du masque ? Le visage de la poupée était immobile aussi, et je n'en étais pas effrayé. Peut-être cette fixité soudaine, substituée à l'animation d'une figure réelle, me donna-t-elle le premier pressentiment du changement qui doit tout à coup se produire sur tout visage humain. Je ne pouvais m'y accoutumer. Rien ne put, de longtemps, me distraire de mon émotion ; ni deux tambours qui, au moyen d'une manivelle, faisaient entendre une musique grinçante ; ni un régiment de soldats qui sortirent l'un après l'autre d'une caserne en carton et s'alignèrent, roides et muets, sur une pince à zigzags ; ni une vieille

femme faite en papier mâché et en fil d'archal, qui découpait un pâté à deux petits marmots. Cela ne servit guère de me montrer que le masque était de carton et puis de l'enfermer pour que je ne le visse plus sur aucun visage. Le souvenir seul de cette figure, l'idée qu'elle existait quelque part, cela suffisait pour me réveiller la nuit tout en sueur et criant : « Oh ! mon Dieu ! il vient... Oh ! le masque ! »

Je ne m'inquiétais jamais alors de savoir de quoi était fait mon cher baudet, que voilà encore avec un panier de chaque côté de son bât ! Sa peau était une vraie peau d'âne au toucher, je m'en souviens. Et le grand cheval noir, moucheté de rouge, ce cheval sur le dos duquel je pouvais monter, croyez-vous que j'eusse pensé un moment qu'il différait en rien de ceux qu'on voit communément courir sur la plaine de New-Market ? Je vois bien maintenant de quoi sont faits les quatre chevaux de trait, en bois non verni, attelés à un chariot de roulage que je détalais et remisais sous le piano. Leur queue n'est qu'une houppe de fourrure, leur crinière est également en crin postiche, et leurs jambes ne

sont que de grosses chevilles ; mais ils ne m'apparaissaient pas ainsi quand ils me furent apportés comme cadeau de Noël. C'étaient des chevaux parfaits, alors, et je trouvais parfaits aussi leurs harnais cloués sans façon contre leur poitrail. Je découvris un jour que cette boîte à musique ne contenait qu'un appareil de fil d'archal et de cure-dents ; je faisais peu de cas de ce petit saltimbanque en manches de chemise, qui recommençait sans cesse sa culbute sur un cadre de sapin ; ce n'était qu'un pauvre imbécile selon moi ; mais ce que je trouvais merveilleux, ce qui m'amusait prodigieusement, c'est cette échelle de Jacob, faite de petites tablettes de bois rouge qui se succédaient l'une à l'autre, pour exposer chacune un tableau différent avec un tintement de petites clochettes.

Ah ! la maison de poupée !... dont je n'étais pas le propriétaire, mais où j'allais en visite. Je n'admire pas le nouveau palais du Parlement la moitié autant que cette maison, à façade couleur de pierre avec de vraies fenêtres à vitres, un seuil de porte et un balcon réel... plus vert qu'aucun des balcons que je vois aujourd'hui, excepté dans

les villes de bains de mer, et même ceux-ci ne sont que de pauvres imitations de celui de la maison de poupée. La façade s'ouvrait, du haut en bas, à deux battants, et c'était un peu contraire à l'illusion, j'en conviens, parce qu'on y cherchait en vain l'escalier intérieur ; mais l'illusion renaissait quand elle se refermait. Ouverte même, il y avait trois chambres distinctes : le salon avec fauteuils et canapé, la chambre à coucher avec un ameublement d'une rare élégance, et, mieux encore, la cuisine avec sa cheminée, son fourneau, tout un assortiment d'ustensiles, y compris une délicieuse bassinoire et un cuisinier de profil qui se préparait sans cesse à faire frire deux poissons. Combien de festins de la Barmécide j'ai faits sur cette table où figurait tout un service en plats de bois, chacun contenant son mets particulier, tel qu'un jambon ou une dinde, qui y étaient fixés au moyen d'un peu de colle forte, et garnis de quelque chose de vert qui devait être, je crois, de la mousse ! Quelle est celle de toutes nos sociétés de tempérance qui pourrait m'offrir un thé comme ceux que je prenais dans ces jolies petites tasses

bleues qui entouraient, sur le plateau, une petite théière en bois d'où coulait un liquide sentant un peu l'allumette, mais auquel je trouvais un goût de nectar ? Peu m'importait que les pinces à sucre fussent disloquées comme les mains de Polichinelle ! Un jour, il est vrai, j'épouvantai la maison de mes cris, comme si je m'étais empoisonné ; je venais d'avaler une de mes petites cuillers d'étain qui s'était fondue dans un thé trop brûlant... mais j'en fus quitte pour quelques coliques, et encore moins aiguës que celles dont je souffrais quand on m'administrait une potion purgative.

Mais après les jouets vinrent les livres. En voilà tout un rayon sur les branches inférieures de mon arbre de Noël, entre le cylindre à fouler le gazon et les autres petits instruments de jardinage. Ces volumes sont minces, pour la plupart, mais nombreux, et avec de jolis cartonnages bleus ou rouges. Quelles lettres pittoresques dans ces Alphabets, lettres à personnages !... A, la première de toutes, A, qui était un *Archer*, et qui transperçait une grenouille de ses flèches : A, qui était, ailleurs, un

Archevêque, un Archange, et je ne sais quoi encore. De même pour les autres lettres, excepté X, qui était toujours Xerxès ou Xantippe ; Y, qui était invariablement un Yacht, et Z invariablement un Zèbre. Mais, dans le volume suivant, déjà, c'est bien une autre magie ; l'arbre de Noël, lui-même, se change en une tige de fève, cette merveilleuse tige de fève dont Jack, le tueur de géants, se servit comme d'une échelle pour escalader la maison du géant. Voilà des géants à deux têtes en personne, armés de leurs massues, qui grimpent d'un rameau à l'autre, comme le long d'un escalier, traînant par les cheveux des chevaliers et des dames qu'ils vont croquer à leur dîner. Ah ! Jack ! brave Jack ! au secours ! Jack arrive heureusement avec son sabre qui tranche les montagnes et ses souliers qui le transportent, en quelques pas, à une distance de cent lieues. Admirable Jack ! Heureux rival du Petit Poucet ! plus d'une fois je me demandai s'il n'existait pas plusieurs Jack, ou si c'était un seul et unique Jack qui pouvait accomplir tant d'exploits.

Avec quel bonheur je te revois, ô Chaperon rouge ! C'était un bon vêtement pour la saison

que le manteau en laine écarlate à l'abri duquel je te vis apparaître, un soir de Noël, lorsque tu vins, ton panier au bras, me raconter la perfidie du loup, cet hypocrite dont l'appétit était si féroce... qu'après avoir mangé ta grand-mère, il put te manger encore toi-même, en faisant cette horrible plaisanterie que vous savez, sur ses dents. La petite fille surnommée le Chaperon rouge fut mes premières amours. Il me semblait que si j'avais pu épouser le Petit Chaperon rouge, j'aurais joui du parfait bonheur. Hélas ! il n'en fut rien ; mais, en souvenir du Petit Chaperon rouge, chaque fois que je faisais la procession des animaux de mon arche de Noé, le loup était toujours mis à la queue de tous les autres, comme un monstre qui devait être dégradé ! Ô ma belle arche de Noé ! je voulais voir un jour si elle tiendrait bien la mer, et elle fit eau dans le lavoir où je tentai l'épreuve. Je l'aurais désirée, parfois, un peu plus large, car mes animaux n'y entraient tous qu'avec peine et en s'entassant les uns sur les autres ; la porte ne se fermait qu'imparfaitement, au moyen d'un loquet en fil de fer : enfin, quelques-unes des bêtes qui y trouvaient leur salut contre le déluge

n'étaient pas très solides sur leurs pattes, entre autres l'oie, qui trébuchait continuellement et entraînait, dans sa chute, toutes les créatures mises en équilibre devant elle ; le léopard, l'âne et le cheval avaient une queue dépouillée de sa peinture, qui se réduisait peu à peu à un bout de ficelle. Mais que de chefs-d'oeuvre de l'art ! la mouche, presque aussi grosse qu'un éléphant, la bête à bon Dieu, le papillon, et Noé lui-même, avec sa femme et ses enfants, semblables à des ouvriers en tabac !

Silence ! une forêt ! Qui est dans cet arbre ? Ce n'est pas Robin des bois, ni Valentin, frère d'armes d'Orson, ni le Nain jaune, ni aucun de ces personnages de mes premiers livres de contes, dont je ne parlerais pas ; c'est un roi d'Orient, un turban au front, un brillant cimenterre au poing. Par Allah ! il y en a deux, car je vois le second qui regarde par-dessus l'épaule de l'autre. Au pied de l'arbre, sur le gazon, est étendu de tout son long un géant endormi ; un géant noir qui incline sa tête sur les genoux d'une princesse, comme sur son oreiller. À côté est une cage en cristal, garnie de quatre serrures en acier poli,

dans laquelle il tient la princesse prisonnière quand il est éveillé. J'aperçois les quatre clefs à sa ceinture. La princesse fait signe aux deux rois dans l'arbre, et ils descendent sans bruit. C'est le début des *Mille et Une nuits*.

Ah ! désormais, les choses les plus communes deviennent enchantées pour moi. Toutes les lampes sont des lampes merveilleuses ; toutes les bagues sont des talismans ; tous les vases de fleurs sont remplis de trésors cachés sous un peu de terre ; tous les arbres protègent Ali Baba dans leur feuillage. Je voudrais jeter tous les biftecks dans la vallée des Diamants, afin que les pierres précieuses vinssent s'y coller et être transportées ainsi par les aigles dans leurs nids, d'où il n'y aurait plus qu'à les effaroucher avec de grandes clameurs pour s'enrichir. Toutes les tartes sont faites selon la recette du fils du vizir de Bassora, qui se fit pâtissier après avoir été déposé, en caleçon, à la porte de Damas. Les savetiers sont tous des Mustapha qu'on conduit, les yeux bandés, près d'un cadavre coupé en quatre morceaux, afin de les leur faire recoudre. Tout anneau de fer soudé à une pierre indique l'entrée

d'une caverne n'attendant plus que le magicien, et toutes les cages sont des volières en bois d'aloès remplies de rossignols. Toutes les dattes importées d'Orient proviennent du même palmier que ce funeste noyau de datte avec lequel le marchand creva l'oeil au fils invisible du génie. Toutes les olives ont été produites par celles de la jarre qui servit à convaincre de fraude le marchand d'olives que le Commandeur des Croyants fit juger par un tribunal enfantin ; toutes les pommes ressemblent aux trois pommes qui furent achetées, pour trois sequins, au jardinier du sultan, et dont l'esclave noir avait volé une. Tous les chiens sont de la race de ce chien, ou homme métamorphosé en chien, qui sauta sur le comptoir du boulanger et mit la patte sur la fausse pièce de monnaie ; tous les grains de riz me rappellent le riz que la goule ne pouvait ramasser que grain à grain, à cause de ses festins nocturnes dans le cimetière. Mon cheval à bascule lui-même, – que voici, avec ses naseaux convulsivement retournés pour indiquer sa noble race, – devrait avoir une cheville à son cou pour s'envoler avec moi, à l'exemple du cheval de bois sur lequel s'envola le

prince de Perse devant toute la cour de son père.

Oui, tous les objets que je reconnais aux rameaux de mon arbre de Noël brillent de cette merveilleuse lumière. Quand je suis éveillé dans mon lit avant le jour, à cette époque de l'année où la neige blanchit les toits des maisons, j'entends Dinarzade qui répète : « Ma soeur, ma soeur, si vous ne dormez pas, finissez-moi, je vous en prie, l'histoire du jeune roi des Îles-Noires. » Schéhérazade répond : « Si mon seigneur le sultan daigne me laisser vivre un jour de plus, ma soeur, non seulement je finirai cette histoire mais encore je vous en dirai une plus extraordinaire que celle-là. » Alors le gracieux sultan s'éloigne, donnant des ordres pour suspendre l'exécution, et nous respirons tous les trois.

Tantôt je distingue sous mon arbre de Noël Robinson Crusoé sur son île déserte, Philip Quarll parmi les singes, Sandford et Merton, avec M. Barlow ; tantôt des figures moins familières, qui s'approchent ou reculent dans un vague lointain, se séparent ou se mêlent ; et puis, résultat de mes terreurs du masque ou d'une

digestion pénible, c'est un cauchemar qui m'opprime, un fantastique cauchemar où je retrouve les réminiscences de longues nuits d'hiver, alors que, pour me punir, on m'envoyait au lit après souper, et que je m'éveillais, au bout de deux heures, avec la sensation d'avoir dormi deux nuits de suite, désespérant de voir luire la clarté du matin... oppressé par le poids de mon remords.

Et maintenant une rangée de quinquets sort lentement du plancher devant un rideau vert. Une clochette tinte, – une clochette magique qui résonne encore à mon oreille comme aucune autre clochette. Une musique se fait entendre au milieu d'un bourdonnement de voix avec une odeur prononcée d'huile et d'écorces d'orange. Soudain la clochette magique commande à la musique de se taire ; le grand rideau vert se relève de lui-même majestueusement, et la pièce commence ! Le chien fidèle de Montargis vient venger la mort de son maître, traîtreusement assassiné dans la forêt de Bondy. Un paysan bouffon, à la trogne rouge et coiffé d'un très petit chapeau, remarque que la *sagacité* du chien est

en vérité surprenante. La *sagacité* est un mot plaisant que je n'ai pu oublier, et qui survivra dans ma mémoire aux bons mots les plus spirituels. Le paysan bouffon fut depuis ce soir-là un ami, quoique, ne l'ayant pas revu depuis maintes années, je ne puisse vous dire précisément si c'était le garçon de chambre ou le palefrenier d'une auberge de village. J'assiste ensuite, en versant des larmes amères, aux malheurs de la pauvre Jane Shore, qui s'en va, échevelée et mourant de faim, à travers les rues de Londres ; ou j'apprends comment George Barnwell tua le plus digne des oncles et en eut un si cruel regret qu'on aurait dû lui faire grâce. Viens me consoler, viens vite, ô Pantomime, sur ta scène de prodiges, où les clowns sont vomis par les obus et lancés jusqu'au lustre de la salle, cette brillante constellation ; où les Arlequins, tout couverts d'écailles d'or pur, rivalisent d'éclat et de cabrioles avec le poisson volant ; où Pantalon, vénérable vieillard, met des fers rouges dans ses poches et accuse le clown de l'avoir volé ; où une transformation succède à une autre, et où, de surprise en surprise, tout fait croire que

tout est facile et que rien n'est impossible. Hélas ! c'est à présent aussi que j'éprouve pour la première fois, pénible sensation ! combien il est triste, le lendemain, de retourner aux prosaïques réalités de la vie quotidienne ! Mon imagination me ramène aux merveilles qui m'ont tant charmé ; je soupire en pensant à la petite fée avec sa longue baguette, et je voudrais partager son immortalité féerique ; mais, quoiqu'elle m'apparaisse de nouveau sous diverses formes parmi les rameaux de mon arbre de Noël, elle disparaît presque aussitôt, et elle ne consent jamais à demeurer auprès de moi.

Reviens, fée de mes plus doux enchantements, qui m'as inspiré l'amour du théâtre, même l'amour du théâtre des marionnettes et jusqu'à celui du théâtre-joujou, avec son proscenium de carton, ses loges peuplées de poupées, ses décorations à l'aquarelle et ses acteurs pendus à un fil.

Mais silence encore ! écoutez la musique des

crèches et des modernes confrères de la Passion* . Cette musique a interrompu mon sommeil d'enfant : elle a évoqué autour de ma couchette des images qui ravissaient ma piété naïve et que je salue encore aujourd'hui avec respect sous un arbre de Noël. Un ange parle à un groupe de bergers, dans un champ ; des voyageurs marchent les yeux levés vers le ciel, suivant une étoile ; un nouveau-né a pour berceau la crèche d'une étable. De graves vieillards sont réunis dans un temple et un enfant s'entretient avec eux. Une figure solennelle, avec un visage d'une beauté et d'une douceur ineffables, aide de la main une jeune fille morte à se relever ; la même figure est debout près de la porte d'une ville, rappelant à la vie le fils d'une veuve ; vous la revoyez assise au milieu de la chambre d'une maison, et, par le toit mis à découvert, on descend jusqu'à elle avec des cordes un malade dans son lit. Une tempête bouleverse la mer, un navire est sur le point de périr ; la même figure s'avance sur les flots vers

* *Waits*. Musiciens de Noël qui rappellent les *pifferari* de l'Italie.

le navire. La voilà sur le rivage enseignant une multitude. Elle est entourée d'enfants et en tient un sur ses genoux. Elle rend la vue aux aveugles, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques, la force aux infirmes, l'intelligence à ceux qui en étaient privés. Enfin, elle est sur une croix, mourante, entourée de soldats armés ; les ténèbres s'épaississent ; la terre tremble ; on n'entend plus qu'une voix qui dit : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

D'autres souvenirs et d'autres images se multiplient aux plus bas rameaux de l'arbre de Noël : mes livres d'école fermés ; Virgile et Ovide muets ; Térence et Plaute abandonnés sur un théâtre ; des pupitres qui ont été mutilés avec des canifs ; l'ardoise aux calculs avec une démonstration interrompue ; la règle de trois ayant cessé ses impertinentes questions ; les raquettes, les cerceaux, les cordes à sauter laissés là aussi ; mais l'arbre est toujours plus vert, quoique le gazon qui est à ses pieds se soit fané sous les pas qui l'ont foulé joyeusement : c'est que j'ai quitté l'école pour la maison paternelle, c'est que les études et les récréations de la vie

scolaire sont remplacées par les jeux et les danses de la famille.

Ah ! nous voilà tous réunis confortablement autour du foyer, où je retrouve un parfum de marrons rôtis et d'autres excellentes choses : j'écoute et puis je parle à mon tour, faisant mes débuts de conteur : nous nous racontons des histoires et, je l'avoue avec un peu de honte, ce sont des histoires de revenants. Quelle attention silencieuse ! quelle foi dans tous les regards ! Nous voyons avec les yeux des personnages eux-mêmes, nous passons par toutes les émotions qu'ils ont éprouvées. Comme ce tableau de l'hiver est vrai ! Nous cheminons sous un ciel brumeux, à travers une lande sauvage, jusqu'à ce que nous soyons arrivé devant une avenue qui nous conduit à un vieux château dont les fenêtres sont éclairées par les lumières des appartements : nous sonnons à la grille qui tourne sur ses gonds et nous introduit sous les grands arbres aux branches dépouillées. À mesure que nous avançons, ils forment derrière nous une voûte plus sombre, comme si nous avions franchi les arceaux d'un souterrain qui nous défend de

retourner sur nos pas. Mais nous sommes un voyageur fatigué qui a perdu son chemin, brave gentilhomme qui ne songe guère à battre en retraite, si l'on veut bien lui accorder l'hospitalité jusqu'au lendemain. Le château ne nous ferme pas sa porte : transi de froid, nous voyons, d'abord, avec une sensation de bien-être, la vaste cheminée du vestibule, et puis celle du salon, où brûlent d'énormes bûches que soutiennent de vieux chenets de bronze semblables à des lions accroupis. Aux murailles lambrissées sont des portraits qui nous regardent avec un air soupçonneux ; notre hôte et notre hôtesse ont une compagnie à souper ; ils célèbrent la Noël et nous invitent à nous mettre à table avec eux. Après le souper, nous sommes conduit à la chambre où nous devons coucher. C'est une chambre gothique. Nous n'aimons guère le portrait d'un chevalier en vert qui est au-dessus de la cheminée. Notre lit est un bizarre lit noir, qui a pour ornements, du côté des pieds, deux sculptures en bois qui sembleraient avoir été enlevées, exprès pour nous, aux tombes de la chapelle ; mais nous ne sommes pas un voyageur

superstitieux et nous n'y faisons bientôt plus attention. Nous congédions notre domestique, fermons la porte, et, après nous être revêtu de notre robe de chambre, nous nous asseyons devant le feu pour nous livrer à notre rêverie. Nous nous mettons au lit, mais nous ne pouvons nous endormir ; nous nous agitons et tournons sur nous-même ; c'est en vain, le sommeil ne vient pas. Les tisons de la cheminée jettent de capricieuses lueurs qui donnent une teinte lugubre à tout ce qui nous entoure. Nous ne pouvons nous empêcher de regarder de temps en temps, à travers nos rideaux, les deux figures du lit et celle qui est au-dessus de la cheminée, le chevalier vert à la physionomie sinistre. Par l'effet des reflets de la lumière, ces figures semblent se mouvoir, ce qui n'a rien de gai... quoique nous ne soyons pas un voyageur superstitieux.

Nous devenons nerveux, de plus en plus nerveux, et nous avons beau vouloir dominer nos nerfs par notre raison, nos nerfs l'emportent. Nous nous disons : « C'est vraiment ridicule » ; mais nous n'y tenons plus, il faut sonner et

prétexter une indisposition. Déjà notre main se dirigeait vers le cordon de la sonnette, quand la porte s'ouvre d'elle-même et entre une jeune femme, horriblement pâle, avec une longue chevelure flottante, qui glisse jusqu'au feu, s'assoit dans le même fauteuil que nous occupions naguère, et là se tord les mains. Nous remarquons alors que ses vêtements sont humides. Notre langue se colle à notre palais et nous ne pouvons prononcer un seul mot ; mais nous observons avec toute l'attention dont nous sommes capable cette apparition. Ses vêtements sont humides, ses longs cheveux souillés de vase ; elle est dans le costume que les femmes portaient il y a deux cents ans, et à sa ceinture pend un trousseau de clefs rouillées. Elle est donc là, assise, et nous ne savons comment nous ne perdons pas connaissance, tant nous sommes terrifié. Tout à coup la jeune femme se lève et va essayer ses clefs rouillées à toutes les serrures de la chambre : aucune ne va. Puis elle fixe les yeux sur le portrait du chevalier vert et dit à voix basse, avec un accent terrible : « Les cerfs le savent. » Après quoi elle se tord encore les

mains, passe devant notre lit, et se retire par où elle était venue. Nous passons à la hâte notre robe de chambre ; nous prenons nos pistolets (car nous voyageons toujours avec des pistolets), et nous voulons suivre l'apparition ; mais nous trouvons la porte fermée. Nous tournons la clef, nous regardons dans la galerie sombre... personne. Nous tâchons de trouver la chambre où notre domestique est couché, et nous ne parvenons pas à la découvrir.

Nous nous promenons dans la galerie sombre jusqu'au point du jour, et nous rentrons dans notre chambre déserte, où le sommeil nous gagne. C'est notre domestique qui nous réveille, notre domestique, qui ne voit jamais, lui, de revenants. Nous descendons auprès de nos hôtes et faisons un triste déjeuner, tous les convives disant que nous avons un air singulier. Notre hôte nous accompagne pour nous montrer tout son château, et nous l'entraînons nous-même devant le portrait du chevalier vert... Là tout est expliqué. Le chevalier vert avait trompé une jeune fille de charge attachée à la famille et d'une rare beauté. La jeune fille s'était noyée dans une

pièce d'eau, où son corps fut découvert parce que les cerfs refusaient de s'y désaltérer. « Depuis ce temps-là, nous dit notre hôte, on a toujours prétendu qu'elle traversait la maison à l'heure de minuit, essayant ses clefs rouillées à toutes les serrures et surtout à celle de cette chambre à coucher, qui était la chambre du chevalier vert. » Nous confions alors à notre hôte l'apparition que nous avons vue, et lui, d'un air sombre, il nous prie de ne pas en parler. Voilà toute l'histoire ; mais elle est vraie, comme nous l'avons attesté avant de mourir (car nous sommes mort), en présence de témoins respectables.

Nous n'en finissons pas avec les vieilles maisons et les châteaux gothiques, avec les galeries retentissantes, les chambres à coucher mystérieuses et les vastes appartements où reviennent les esprits, appartements condamnés et fermés depuis des siècles, où nous pouvons nous promener tout à notre aise, un frisson entre les épaules, pour y rencontrer des spectres sans nombre ; mais ce qu'il y a de remarquable peut-être, c'est que ces spectres peuvent se réduire à quelques types généraux, les spectres ayant peu

d'originalité et suivant des sentiers battus. Ainsi, par exemple, il est, dans un certain vieux château, une certaine chambre dont le parquet est taché d'un sang que rien au monde ne peut faire disparaître, depuis que certain mauvais seigneur, lord, baronnet, chevalier ou simple gentilhomme, s'y brûla la cervelle. Vous aurez beau frotter le parquet, comme a fait le propriétaire actuel, ou le raboter comme fit son père, ou le laver à la soude caustique comme fit son grand-père, les taches de sang subsistent, ni plus rouges ni plus pâles, toujours les mêmes. Ainsi, dans une autre maison, il est une porte hantée qui ne veut jamais rester ouverte, ou une autre porte qui ne veut jamais rester fermée, et de l'autre côté de laquelle on entend un bruit de rouet, un bruit de marteau, un bruit de pas, un cri d'angoisse, un soupir, un galop de cheval, une chaîne qu'on traîne. Ailleurs, c'est une tour d'horloge qui, à l'heure de minuit, sonne treize coups quand le chef de la famille est au moment de mourir, ou c'est un noir carrosse fantastique qui, à tel jour et à telle heure, est toujours vu par quelqu'un, attendant à la porte de la cour. Écoutez ce qui arriva à lady Mary***.

Elle était allée à la campagne, chez des amis, dans un manoir des montagnes d'Écosse. Fatiguée de son long voyage, elle avait demandé la permission de se retirer de bonne heure, le soir de son arrivée. Le lendemain matin, étant descendue pour déjeuner, elle dit très innocemment : « Comme on s'est couché tard ici ! et pourquoi ne m'avoir pas prévenue qu'il y avait une grande soirée ? » Chacun de demander à milady ce qu'elle veut dire, et milady de répondre : « J'ai entendu les carrosses qui allaient et venaient toute la nuit sur la terrasse. » Alors le propriétaire du manoir pâlit et sa dame aussi, tandis que Charles de Macdougall fait signe à lady Mary de ne pas en dire davantage. Chacun se tait ; mais, après le déjeuner, Charles Macdougall dit tout bas à lady Mary qu'une tradition de la famille explique ce bruit de carrosses comme un signe de mort prochaine. En effet, à deux mois de là, mourait la dame du manoir. Et lady Mary, qui était une des dames d'honneur à la Cour, raconta souvent cette histoire à la vieille reine Charlotte, quoique le roi George l'interrompît toujours en s'écriant : « Quoi ! encore des revenants ! des

revenants ! c'est assez ! »

Il est encore une autre anecdote non moins authentique : celle de ce jeune homme bien connu de la plupart d'entre nous, qui, lorsqu'il était étudiant de l'université, avait un ami intime avec lequel il s'entretenait un jour de la possibilité de revenir sur terre après sa mort. « Eh bien ! dit-il, convenons ensemble que celui de nous deux qui mourra le premier apparaîtra à l'autre. » Longtemps après, les deux amis avaient suivi des carrières différentes, lorsqu'une nuit, celui que nous connaissons ayant fait une excursion dans une province du Nord prit gîte à une auberge isolée au milieu des tourbières du Yorkshire. Il s'était couché, mais il ne dormait pas, et ayant regardé dans la chambre, où brillait la lune à travers les vitres de la croisée, il vit son ancien camarade debout près d'un bureau et qui avait les yeux fixés sur lui ; il l'appela par son nom, et l'autre, d'une voix solennelle, lui répondit : « Oui, c'est moi ; ne m'approchez pas, je suis mort. Je viens pour vous tenir ma promesse ; mais je ne puis trahir les secrets du monde que j'habite. » À ces mots, le spectre devint une

forme de moins en moins distincte, et, se fondant en quelque sorte dans les rayons de la lune, il disparut.

Vous avez vu dans notre voisinage ce château dont l'architecture est dans le style du siècle d'Elisabeth ? Connaissez-vous l'histoire de la fille du fondateur de cette résidence pittoresque ? Non ! eh bien ! c'était une belle personne à peine âgée de dix-sept ans ; elle sortit par une soirée d'été pour cueillir des fleurs dans le jardin. Tout à coup elle rentre épouvantée dans le château, court à son père et lui crie : « Ô mon bon père, je viens de me rencontrer moi-même ! – Quelle folle imagination ! lui répond son père en la prenant dans ses bras. – Non, non, reprit-elle, je me suis rencontrée moi-même au milieu de la grande allée ; j'étais pâle, cueillant des fleurs fanées, j'ai tourné la tête et je les tenais à la main. » Elle mourut cette nuit même ; on commença le tableau de son histoire, mais il ne fut jamais fini, et l'on dit qu'il est quelque part dans le château, la face contre le mur.

Vous dirai-je comment un soir, au coucher du

soleil, l'oncle de la femme de mon frère, revenant chez lui à cheval, vit près du sentier de sa maison un homme debout devant lui qui semblait lui barrer le passage ? « Que fait là, se demanda-t-il, cet homme en manteau ? Veut-il donc que mon cheval lui passe sur le corps ? » « Holà ! hé ! prenez garde ! » lui cria-t-il ; mais l'homme au manteau ne bougea pas. Le cavalier éprouva une étrange sensation en le voyant rester immobile, et il avança toujours, quoique ralentissant le trot. Quand il fut assez près pour toucher de l'étrier l'homme au manteau, son cheval fit un écart, et l'homme au manteau monta sur le bord du chemin d'une manière surnaturelle, glissant plutôt que marchant, sans paraître se servir de ses pieds, et ne se retournant pas jusqu'à ce qu'il disparût. L'oncle de la femme de mon frère s'écria : « Ô ciel ! c'est mon cousin Harry, qui était à Bombay. » Il donna de l'éperon à son cheval, qui était inondé de sueur, et, ne pouvant définir son étonnement, il se dirigea vers sa maison. Là, il revit la même figure qui venait de passer sous la fenêtre du salon, laquelle s'ouvre sur la pelouse. Il jeta la bride à un domestique,

entra, et sa soeur étant assise seule, il lui demanda : « Alice, où est mon cousin Harry ? – Votre cousin Harry, John ? – Oui, qui est revenu de Bombay ; je viens de le rencontrer dans le petit sentier, et il est entré ici. » Mais ni Alice ni personne n'avait vu ce cousin, et l'on sut plus tard qu'à cette même heure, à cette même minute, il était mort dans l'Inde.

Un autre récit mettait en scène une certaine vieille fille, très respectable, morte à quatre-vingt-dix-neuf ans avec tout son bon sens, et qui avait réellement vu l'Enfant orphelin, – histoire qu'on a souvent racontée inexactement et que nous savons mieux que personne ; car c'est, par le fait, une histoire appartenant à notre famille, et la vieille fille était de notre parenté. Elle avait environ quarante ans, était encore très belle à cet âge, et elle restait fille, malgré plusieurs demandes en mariage, toujours fidèle à la mémoire de son fiancé, qui était mort au moment où il allait l'épouser. À l'âge de quarante ans, disons-nous, elle se fixa dans une maison de campagne du comté de Kent, nouvellement achetée par son frère, marchand de la Compagnie

des Indes. D'après une tradition, cette propriété avait autrefois été celle d'un jeune enfant orphelin, confié à un tuteur, son plus proche héritier, et qui le fit mourir à force de mauvais traitements. Notre parente ne savait rien de cela : on a prétendu qu'il y avait dans sa chambre une cage où le tuteur enfermait l'orphelin. Cette cage n'existait pas ; il y avait seulement un cabinet. Elle alla donc se coucher la première nuit de son arrivée chez son frère, et le lendemain matin, quand la servante de la maison entra, elle lui demanda tranquillement : « Quel est donc ce petit garçon, à l'air si malheureux, que j'ai vu plusieurs fois, cette nuit, entrouvrir la porte de ce cabinet, donner un coup d'oeil dans la chambre et se retirer ? » La servante ne répondit que par un cri de terreur et s'enfuit. Notre parente fut surprise, mais c'était une femme d'une remarquable présence d'esprit ; elle s'habilla, descendit auprès de son frère, et lui dit : « Walter, j'ai été réveillée plusieurs fois cette nuit par un joli petit enfant, à l'air triste, qui entrouvrait la porte du cabinet pour donner un coup d'oeil. J'ai voulu moi-même ouvrir cette porte, et je ne l'ai

pu : il y a là-dessous quelque mystification. – J’ai peur que non, Charlotte, répondit son frère ; car c’est la légende de la maison : vous avez vu l’Enfant orphelin ; qu’a-t-il fait ? – Il ouvrait doucement la porte, répéta la soeur, regardait et se retirait. Trois fois de suite, il a hasardé un pas dans la chambre. Je l’ai appelé alors d’une voix encourageante ; mais, chaque fois, il s’est retiré encore tout tremblant et a refermé la porte. – Le cabinet, Charlotte, dit le frère, n’a de communication avec aucun autre appartement de la maison ; la porte en est condamnée et fermée avec des clous. » C’était vrai. On voulut examiner l’intérieur du cabinet. Deux charpentiers furent employés à cela tout un après-midi, et notre parente ne douta plus qu’elle n’eût vu l’Enfant orphelin. Mais le plus étrange et le plus terrible de l’histoire, c’est que l’Enfant orphelin fut vu aussi par trois de ses petits-neveux, trois fils de son frère, qui moururent tout jeunes. Chaque fois qu’un de ces enfants tombait malade, il accourait douze heures auparavant tout en sueur à la maison, et disait à sa mère : « Ô maman, je viens de jouer sous le chêne de la

pelouse avec un petit inconnu, à l'air triste, qui était bien timide et qui ne parlait que par signes. » Une fatale expérience apprit aux parents que c'était l'Enfant orphelin, et que celui de leurs enfants avec lequel il venait jouer devait bientôt mourir.

Combien de châteaux allemands, où nous allons nous asseoir seul pour y attendre le spectre, où l'on nous montre une chambre que nous examinons d'un air inquiet, quoique comparativement confortable, – où nous voyons des ombres sur la muraille, produites par chaque reflet de la flamme du foyer ! Combien d'auberges où la solitude pèse sur notre âme quand l'hôtelier et sa fille se sont retirés après avoir garni de bois la cheminée et servi sur la table proprette un chapon rôti, avec un flacon de vin du Rhin ! Combien de longs corridors où le bruit d'une porte fermée retentit d'écho en écho comme la réverbération du tonnerre, et où, la nuit venue, nous sommes initié à tous les mystères de la fantasmagorie ! Combien d'étudiants, en la compagnie desquels nous rapprochons notre chaise du feu, tandis que notre jeune frère, assis

dans un autre coin, ouvre de grands yeux étonnés et se lève en repoussant le tabouret qu'il a choisi pour siège, quand la porte s'ouvre tout à coup avec bruit ! Notre arbre de Noël est riche en pareils souvenirs !

Ah ! parmi ces scènes profanes et ces images moins pures, puissé-je retrouver toujours celles qu'évoque encore l'antique musique des crèches de Noël ! Qu'elle reste inaltérable au-dessus du cercle domestique, cette bienfaisante figure qui apparaissait à ma naïve et pieuse enfance ! qu'à chaque retour de cette époque chère à la famille, je voie reluire l'étoile qui brilla au-dessus de l'étable de Nazareth ! Ô arbre qui vas t'évanouir ! laisse-moi apercevoir encore une fois, à travers tes rameaux, le regard de ceux qui m'aimaient et qui ne sont plus ! Heureux ou malheureux, puissé-je dans ma vieillesse sentir encore battre mon coeur d'enfant, et entendre cette voix qui dit aux hommes de croire et d'espérer !

Adapté de l'anglais par Amédée Pichot.

Anatole Le Braz

La Noël de Marthe

La neige tombait doucement à flocons mais, comme une ouate silencieuse assourdissant le bruit des cloches qui, dans la basse ville, tintait Noël.

La chambre était une chambre d'enfant, minuscule, avec une fenêtre unique drapée de rideaux de lampas blancs hermétiquement clos...

Ils étaient assis tous deux de chaque côté de la cheminée où flambait un feu vif : lui, cinquante ans au moins, la barbe rare et grisonnante, la physionomie très lasse ; elle, jeune encore, dans la savoureuse maturité de la trentaine, mais les yeux battus comme par ces veilles récentes : tristes, l'un et l'autre, d'une tristesse qu'on sentait planer lourde dans l'appartement étroit.

Elle, renversée dans la causeuse, les pieds croisés, la tête pendante en arrière, gardait les mains jointes, dans une attitude abandonnée, au

bout de ses cils, baissés à demi, une larme tremblait par instants, puis s'égouttait ; lui, avait le buste penché en avant, les coudes aux genoux et maniait d'un geste machinal les pincettes.

Tous se taisaient.

On n'entendait dans le silence que le fusement léger des bûches, parfois un pétard soudain qui secouait les étincelles, et, très loin dans la nuit, le carillon monotone saluant la venue de l'Enfant Dieu.

Si ! L'on entendait encore, mais à peine perceptible, une respiration oppressée qui tantôt semblait près de s'éteindre, et tantôt, devenait stridente comme le râle d'un soufflet crevé.

Cela partait d'un petit lit de bambou, chaudement rencogné dans un angle de la chambre, à droite de la cheminée qui le séparait de la fenêtre, de longues mousselines descendant du plafond l'enveloppaient tout entier.

Voici treize jours, – treize jours et treize nuits –, qu'elle gisait là, presque moribonde, la pauvre chère Marthe Daunoy, la seule enfant que M. le

président du tribunal civil eût eue de sa femme, née d'Escoublas. Elle avait toujours été chétive et grêle, avec des épaules trop rapprochées qui se refusaient à laisser entrer la vie. La première fois qu'elle avait ouvert en ce monde ses yeux d'un gris pâle, on y avait pu lire la nostalgie vague d'un autre pays quitté à regret, et ils n'avaient plus perdu cette expression désolée. On l'avait suspendue au sein, puissant et gonflé comme un pis, d'une nourrice normande ; mais ses lèvres n'avaient jamais voulu s'ouvrir à ce lait trop robuste. On l'avait promenée le long des plages, dans la fine et pénétrante lumière des horizons méditerranéens, on l'en rapporta vidée, transparente comme si le soleil qui devait lui refaire une substance en eût absorbé le peu qu'elle avait. Maintenant elle achevait de mourir à neuf ans, dans la vieille maison penchée haut sur son dos de colline où s'éparpillait, face à la mer, un calme faubourg de petite ville bretonne, elle achevait de mourir, tandis que naissait Jésus, le Dieu de l'enfance, aux joues roses, aux boucles blondes, qu'on l'avait menée voir à la cathédrale, une nuit précédente, et qui lui avait souri si

mignonement de sa couchette de paille, sous les branches de sapin qui figuraient le toit de la crèche.

– Mère ! murmura une voix si faible qu'on eût dit un souffle.

Madame Daunoy, dressée en sursaut, se penchait déjà sur le lit ; le président s'était levé derrière elle avec précaution...

– Je suis là, Marton chérie !

– Les cloches qu'on entend, c'est pour Noël, n'est-ce pas ?

– Oui, ma mie : elles t'ont réveillée, les vilaines cloches !

– Oh ! J'en suis bien contente... Arrange mes oreillers, dis, que je les entende mieux...

Comme pour répondre à l'appel de la pauvre malade, le carillon précipitait ses notes, les envoyait plus vibrantes à travers l'espace.

– Mère, qu'est-ce qu'elles disent ainsi, les cloches ?

– Elles disent qu'il faut dormir bien sagement,

quand on est souffrante, fit le président qui s'était glissé jusqu'au chevet du lit.

Marthe leva vers lui ses yeux agrandis par la fièvre.

À ce moment, de la route qui longeait la grille du jardin, un chant monta, une de ces plaintives mélodées en langue bretonne que les petits gueux du pays vont bramant de porte en porte, la nuit de la Nativité.

*Quelle est celle qui vient là-bas, si lentement ?
C'est la Mère de Dieu qui fit le firmament ;
C'est la Mère de Dieu qui fit la terre douce,
Et la fleur qui fleurit, et le blé vert qui
/ pousse !*

*Avec sa robe blanche, avec son manteau bleu,
Elle vient lentement, car elle porte un Dieu...*

En ces vers naïfs, d'un accent presque biblique, se déroulait ainsi peu à peu toute la

gracieuse histoire de l'étable galiléenne.

Puis, transformé soudain en une sorte de lamento, de supplication dolente, l'hymne concluait :

C'est pour les pauvres gens que Jésus est
/ venu...

Nous n'avons pas de pain et notre corps est
/ nu.

À tous qui sont ici présents, salut et joie !
C'est le Dieu de pitié qui vers vous nous
/ envoie.

D'entre ceux qui mourront nul ne sera damné,
S'il fait l'aumône à ceux pour qui Jésus est né.

On venait de frapper discrètement.

– Entrez !

C'était Guillemette, l'une des bonnes, la préférée de Marthe, et qui la veillait depuis plusieurs nuits.

– Monsieur donne-t-il quelque chose ?... Ce sont les petits mendiants qui font *cuignawa* (qui demandent leurs étrennes).

– Voilà, et qu'ils aillent piailler assez loin pour qu'on ne les entende plus ! grommela le président, en tirant de son gousset une pièce blanche et en la déposant dans la main tendue de la servante.

– Non ! Je ne veux pas ! gémit la petite malade... Guillemette !

La bonne se rapprocha, d'un pas étouffé.

– Guillemette, continua l'enfant, tu emmèneras l'un d'eux jusqu'ici ; c'est moi qui remettrai la *cuignawa*.

Le président avait haussé les épaules, d'un air résigné, en regardant sa femme. Et tous deux échangèrent cette réflexion muette : « Caprice de Marthe, chose sacrée ! »

– Père, tu vas, s'il te plaît, m'apporter ma bourse : elle est là, dans ce meuble.

Du doigt, de son grêle doigt maigre, Marthe désignait sur une console une corbeille emplie de

jouets d'enfant.

M. Daunoy les sortit l'un après l'autre, et finit par exhiber un petit porte-monnaie d'ivoire.

– C'est ça ?

– Oui ! Donne..

On frappait à nouveau. Sur le seuil de la chambre un bambin apparut que Guillemette bousculait par-derrière, pour le contraindre à avancer. Il pétrissait dans ses mains une loque vague qui avait dû être un béret et il marchait d'un pied hésitant, n'appuyant que sur son orteil, ayant quitté ses sabots au bas de l'escalier. Sa figure, très fine, était comme embroussaillée de grandes mèches blondes, à travers lesquelles ses yeux luisaient, limpides, ainsi que deux sources d'eau vive où se mirent des branches enchevêtrées de saules rouillés par l'automne ; presque immédiatement au-dessous ses lèvres rouges éclataient comme une fleur de sang.

Sitôt qu'il eut aperçu, entre la dame accoudée au pied du lit et le monsieur debout au chevet, la menue tête de cire qui s'agitait faiblement pour

l'encourager, il s'achemina droit vers elle, de son allure de somnambule inquiet. .

– Comment t'appelles-tu ? interrogea Marthe.

– Jean !

– Jean qui ?

– On ne m'appelle que Jean.

– Combien êtes-vous dehors ?

– Il y a Pierre et Madeleine et Jacques, et Joseph, et Nicodème...

– Et toi, interrompit la malade, en souriant, voyant qu'il avait parcouru ses cinq doigts sur lesquels il comptait les noms et qu'il s'arrêtait comme embarrassé, avant de poursuivre l'énumération.

– Oui, moi, et mon frère aîné qui aurait dû être avec nous, mais qui est mort.

– Ah !... y a-t-il longtemps qu'il est mort ?

– Je ne sais pas.

Il y eut un silence. La petite malade avait clos ses paupières et semblait réfléchir. Brusquement elle les rouvrit et s'efforça de rassembler en un

faisceau la lumière éparse de ses yeux, pour fixer le mendiant.

– Prends ceci, fit-elle, en lui présentant le minuscule porte-monnaie d’ivoire. Tu distribueras ce qu’il contient à tes compagnons, en souvenir de moi et de ton frère aîné qui est mort.

Ni le président, ni sa femme ne s’interposèrent : « Caprice de Marthe, chose sacrée ! »

Guillemette poussait déjà le bambin par l’épaule et disparut avec lui, après avoir refermé la porte doucement.

– Ils vont être bien contents, n’est-ce pas, père ?

– Je le crois : ils n’auront jamais été à pareille fête. C’est une Noël dont ils se souviendront.

Une immense clameur de joie s’éleva dans la rue. S’ils étaient contents, les pauvres petits Bretons dépenaillés !... Ils le témoignaient à leur façon, par cette espèce de hurrah sauvage, par ce *trugaré* (merci), retentissant, qui fit trembler les

vitres de la chambrette et se prolongea très loin, rejeté par de mystérieux échos, dans la solennité de la nuit.

Marthe eut dans ses yeux pâles une flamme, reflet de cette allégresse enfantine qui éclatait au-dehors ; une vibration parcourut sa petite chair moribonde affaissée sous les couvertures.

Le président et sa femme ne lui avaient jamais vu cette expression de béatitude. Pour la première fois dans sa figure mate, si lasse, si rongée d'ennui, transparaisait une joie d'être. Ils ne bougeaient, ils ne parlaient, ni l'un ni l'autre, craignant de faire envoler d'un geste, d'un mot, d'un souffle, ce semblant de vie, de chaleur frémissante qui se prenait à pénétrer le corps de l'enfant.

Marthe elle-même, comme pour mieux retenir en elle cette ivresse inconnue, avait abaissé ses paupières et ne respirait qu'avec une précaution discrète, étonnée d'être si « aise » de se sentir comme baignée par une atmosphère subtile, qui l'envahissait toute, délicieusement. Elle qui n'avait jamais aimé à rien voir ni à se souvenir de

rien, s'apercevait soudain que les neuf années qu'elle avait traversées, d'une allure si indifférente, comme un voyageur rompu de fatigue avant de se mettre en marche et qui va parce qu'il faut qu'il aille, et qui ne sait où on le mène et qui n'a même pas le coeur de s'en inquiéter, oui, elle s'apercevait que ces étapes douloureusement monotones avaient déposé en elle à mesure d'ineffables enchantements. Voici qu'elle la refaisait à rebours, la route parcourue ; et elle découvrait, aux deux bords, des fleurs qu'elle n'avait pas soupçonnées, combien doux s'exhalaient leurs parfums ! Des paysages, des choses jadis sans forme et sans couleur se révélaient à elle tout d'un coup, montaient, s'étagaient dans une buée de rêve, dans une sorte de vapeur finement bleutée qui les enveloppait d'une lumière idéale. Ce qu'elle avait gravi comme un calvaire, geignante sous le poids d'une croix qu'elle portait sans savoir comment elle l'avait pu mériter, se déroulait maintenant devant elle comme un paisible et suave horizon. Ah ! que c'était bon et comme elle se sentait bien. Ainsi, tandis qu'il neigeait, à flocons mous,

sur les petits Bretons qui vont chantant Noël, de porte en porte, sur elle aussi une neige tombait, mais de pétales odorants qui lentement s'entassaient, se gonflaient sous la chère Marthe, et très loin de son corps souffreteux, berçait son âme dans un songe de vie joyeuse à vivre. N'est-ce pas la Méditerranée la « grande bleue », qui bruit là-bas, toute criblée de flèches d'or ? Et cette chanson qui passe, assoupissante ? Quoi ! c'est celle-là même que la nourrice normande fredonnait ? Pourquoi donc est-ce seulement aujourd'hui que le charme de ces choses lui amollit si délicieusement le coeur ?...

De ses paupières abaissées deux larmes avaient coulé sur les joues de l'enfant.

– Tu pleures, Marton ? As-tu plus mal ? interrogea anxieusement madame Daunoy.

– Oh ! non, mère, je suis heureuse, bien heureuse, bien heureuse ! murmura l'enfant, sans rouvrir les yeux. Si vous étiez gentils, père et toi, vous feriez monter Guillemette, et vous iriez vous coucher tous les deux. Moi, je vais dormir aussi :

je suis si bien, si bien !

Elle disait cela de sa voix faible de malade, mais avec un accent qu'elle n'avait jamais eu, et qui sonnait presque gaiement.

Le président fit à sa femme un signe de tête qui voulait dire : « Obéissons ! Allons-nous-en. »

Il mit un baiser sur le front de la fillette, se dirigea vers la porte et appela la servante qui parut aussitôt.

– Marthe désire que nous la laissions ; vous la veillerez. Dès qu'elle se sera endormie, vous viendrez nous prévenir.

Madame Daunoy, après avoir soigneusement bordé le lit, embrassait à son tour la malade.

– Quelque chose me dit que demain tu seras guérie, ma mignonne.

– J'en suis sûre, aussi, articula l'enfant. Bonne nuit, mère !

Un grand silence figeait de nouveau la chambre. De nouveau l'on n'entendait plus que le fusement léger des bûches dans la cheminée dont Guillemette avait alimenté la flamme, et, dans la

basse ville, le tintement continu, mais plus assourdi, des cloches.

Reprise par son rêve dont la trame s'était renouée d'elle-même, après cette courte interruption, Marthe était retombée en extase.

Il lui semblait que, de son passé, montaient des musiques lointaines qui l'appelaient doucement. À ces musiques des voix se mêlaient, et, dans le chœur des voix, une, surtout, flattait son oreille, caressait tout son être. Elle cherchait à distinguer d'où elle pouvait bien venir, et soudain, d'un emmêlement confus de visages, parmi lesquels elle reconnaissait vaguement ceux de son père et de sa mère, il s'en détachait un, celui qu'elle avait vu tantôt, là, près d'elle, la jolie tête blonde aux traits fins, embroussaillée de cheveux couleur d'automne, avec les yeux clairs, ainsi que deux sources d'eau vive, qui miroitaient au travers, avec les lèvres rouges qui, au-dessous, éclataient comme une fleur de sang.

Et les lèvres susurraient une étrange mélodie, une modulation sans notes, infiniment triste et pourtant d'un charme non moins infini.

Et les yeux versaient sur elle une lumière dans laquelle elle se sentait fondre.

Comment donc avait-il dit qu'il se nommait ? Jean, ah ! oui Jean ! rien que Jean.

– Est-ce que vous le connaissez, Guillemette ?

La bonne, qui sommeillait à demi devant le feu, avait sursauté.

– Qui cela, mademoiselle ?

– Le petit qui est venu tout à l'heure.

– *Ma fé !* non, on ne sait jamais d'où ils arrivent, ces petits. On en voit qui passent comme cela, par bandes, en chantant, durant les nuits de Noël ; on dirait qu'ils sortent d'entre les pavés ; on entend claquer leurs sabots, quand ils approchent ; ils vous chantent un hymne et puis s'en vont. Voilà tout.

– Ah !

Une idée qui n'avait fait que traverser l'imagination de Marthe, pendant que le gamin était demeuré à côté d'elle, lui revenait maintenant, et s'imposait irrésistible.

– Est-ce que tu ne m’as pas souvent dit, Guillemette, que Jésus cheminait par les routes en ce pays-ci, le soir de la Nativité ?

– Non ! pas lui, mademoiselle ; il reste dans les églises pour recevoir ceux qui s’empressent autour de sa crèche. Mais on prétend, en effet, qu’il envoie ses amis d’enfance ou ses apôtres dans toutes les directions, avec mission de rassembler les fidèles, d’accompagner les valides jusqu’au porche et d’annoncer sa présence à ceux que la maladie retient chez eux. Des gens qui se rendaient à la messe de minuit ont vu ainsi des étoiles descendre du ciel, et marcher devant eux sous la forme d’anges. D’autres, cloués au lit par des fièvres, ont entendu des voix leur promettre la guérison et se sont senti frôler par des ailes qui les rafraîchissaient. Les bêtes elles-mêmes sont prévenues de la naissance du Sauveur. Elles peuvent exprimer, ce soir-là, en langage humain, toutes les peines que, l’année durant, elles ont gardées sur le coeur, et se soulager, en se les contant entre elles.

L’excellente Guillemette n’eût point tari sur ce

chapitre qui constituait pour elle une série d'articles de foi.

Mais, d'une voix haletante, Marthe coupa court au verbiage naïf de sa bonne :

– Là... sur la console... près de la corbeille... le livre bleu à filets d'or... Vite !

Guillemette se précipita.

Le livre qu'elle rapporta était une gracieuse chose d'étrennes, un Nouveau Testament en gros caractères, à l'usage de l'enfance, avec de belles illustrations coloriées, où luisaient, nimbés d'auréoles éclatantes, tous les personnages de la divine épopée.

Les pages, un peu fatiguées, disaient qu'on avait dû les feuilleter souvent.

Marthe saisit le volume avec une hâte fébrile.

Elle avait redressé son petit torse exténué et se tenait droite sur son séant, comme si le ressort cassé de son pauvre organisme se fût enfin tenu en elle. Guillemette n'en revenait pas, et considérait la malade silencieusement, avec une sorte de stupéfaction. Si c'était pourtant vrai ce

qu'avait dit Madame, si Marthe allait guérir, cette nuit, par la volonté du mabie Jésus, en l'honneur de la Noël ! Après tout, en sa qualité de Bretonne, rien ne lui semblait plus naturel qu'un miracle, et, pour qu'il se réalisât, plus vite, elle se plongea dans la causeuse, sortit un chapelet de la poche de son tablier et se mit à rouler les grains entre ses doigts, la tête penchée, les yeux clos, les lèvres à peine murmurantes.

Marthe tournait les feuillets du livre, à la lueur douce de la veilleuse, s'arrêtant pour perler les grosses lignes noires, quand elle croyait tenir le passage cherché. Il se déroba obstinément, ce passage ; obstinément aussi elle s'acharnait à le découvrir.

Soudain, elle eut un cri de triomphe : elle avait trouvé.

– Guillemette ! fit-elle, approche ton siège... Maintenant, prends ceci, et lis à partir de là... (elle appuyait l'index à l'endroit indiqué)... Va lentement.

Elle s'était recouchée sur le dos, avait refermé les yeux et joint ses mains sur les draps.

Guillemette, obéissante, commença la lecture, débitant les versets évangéliques du ton monotone dont on lit les prières ou la Vie des Saints, le soir, dans les maisons de Basse-Bretagne.

Et le livre disait :

« Or la mère de Jésus, et la soeur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Magdeleine étaient debout, près de sa croix.

« Jésus donc voit sa mère, et près d'elle Jean, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : femme, voilà votre fils !...

« Or, après cela, Joseph d'Arimathie demanda à Pilate, qu'il lui permît d'enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc, et enleva le corps de Jésus.

« Et Nicodème vint aussi, portant un mélange de myrrhe et d'aloès... »

À mesure que se déroulait le texte sacré, la figure de la petite malade s'éclairait, rayonnait d'une vie céleste ; un rose délicat fleurissait aux pommettes de ses joues ; le long de ses boucles

blondes un frisson lumineux courait, le reflet d'un soleil d'ailleurs.

Et, dans une sorte de parole intérieure, dont les sons expiraient au bord de ses lèvres, elle reprenait chacun des mots du récit de l'apôtre, les appliquant à sa propre mort qu'elle sentait doucement venir, s'en servant pour sa Passion à elle, pour sa touchante Passion enfantine. « Oui, Marie et Madeleine étaient là, debout dans la neige, qui chantaient, qui m'appelaient... Et Jean est entré, de la part du bon Dieu, et il m'a regardée et il m'a fait comprendre que je ne souffrirais plus... Et Joseph, Nicodème attendaient pour enlever mon corps... et ils l'ont enlevé, et je n'ai plus eu mal, plus mal du tout... Oh ! oui, petite mère, ils m'ont guérie, les amis de Jésus qui vagabondent par les chemins, la nuit de Noël !... Car, c'étaient eux ! c'étaient eux... Oh ! les jolies musiques que j'entends sonner... »

Guillemette continuait à lire, lentement comme on le lui avait recommandé, engourdie par la chaleur du feu, bercée au fredon somnolent de sa voix.

« Ils prirent donc le corps de Jésus et l'enveloppèrent de linges, avec des aromates...

« Or, il y avait, au lieu où il avait été crucifié, un jardin, et dans ce jardin un sépulcre nouveau, où personne n'avait encore été mis... »

Dans le jardin de M. le président du tribunal, entre des thuyas arborescents, non loin de la grille qui donne sur la route est une tombe de marbre blanc, avec cette épitaphe :

Marthe DAUNOY

9 ans

25 décembre 188...

Quand revient la Noël, des groupes de petits Bretons passent dans la rue en chantant de vieilles hymnes. Volontiers ils stationnent devant la maison, peu engageante pourtant avec ses persiennes fermées et son air de deuil. Dès qu'ils apparaissent, la porte s'ouvre en haut du perron,

une bonne en descend, très vite, et leur dit : « Ne chantez pas ! Allez plus loin ! », mais elle laisse couler dans leurs mains une énorme poignée de sous.

L'aventure du pilote

C'était dans la maison des Menguy, située là-haut, sur la croupe accidentée des *Crec'h*^{*}, en bordure de la mer. On devisait au coin du feu, et, comme Noël approchait, la conversation, laissant les menues nouvelles locales, tourna vers les merveilles de la nuit sainte. Chacun raconta son propos ; seul, le pilote Cloarec, venu en voisin, gardait le silence, la pipe aux dents. Sous ses épais sourcils en broussailles, son petit oeil bleu, noyé d'un vague embrun, semblait regarder le déroulement intérieur de quelque procession de souvenirs. Qui saura jamais la richesse de ces frustes mémoires bretonnes, si pleines de choses inexprimées !

« Ça, fis-je, vous, Cloarec, qui ne dites rien, gageons que vous avez en magasin des histoires

* Hauteurs pierreuses, sur le littoral.

étonnantes qui ne demandent qu'à sortir. »

Il hocha sa tête frisée, où les volutes de ses mèches grises floconnaient ainsi qu'une toison. Sa face, cuite et recuite par la salure du vent marin, de rouge brique qu'elle était, devint rouge feu, et ce fut d'une voix embarrassée qu'il balbutia :

« Des histoires comme celle qui me revient, il n'y a pas de quoi s'en vanter.

– Raison de plus pour la dire, insinua l'aîné des fils Menguy. Vous ferez un acte d'humilité ; ça vous gagnera des indulgences, pilote. »

Le vieux, après une courte hésitation, se décida brusquement.

« Aussi bien, déclara-t-il, mon aventure pourra vous servir de leçon à vous autres, jeunes mécréants : elle vous montrera qu'il n'est jamais bon de mépriser l'expérience des anciens. »

Il ôta sa pipe de sa bouche, en secoua religieusement la cendre sur son pouce, passa le revers de sa main sous son nez, en reniflant avec force, et commença en breton.

I

– L’expérience des anciens !... J’avais alors à peu près ton âge, Jean Menguy ; comme toi, je rentrais du service à l’État, et, comme toi encore sans doute, je pensais : « Les anciens, ça n’est que des radoteurs. » C’est ainsi que, cet hiver-là, mon père m’ayant déconseillé de partir pour la pêche au large des îles, sous prétexte que c’était veille de Noël, je lui répondis :

« Veille de Noël ou non, que vous veniez ou que vous ne veniez pas, les vents sont noroît, il fait temps béni pour le turbot ; moi, j’embarque. »

Et c’est vrai que le temps était le plus favorable que l’on pût souhaiter : un ciel légèrement couvert, une brise pas trop froide et même presque tiédie, une mer grise et douce, à houles larges, sans clapotis. J’avais d’autant plus désir d’en profiter que, de toute la semaine

précédente, il n'y avait pas eu moyen de mettre les filets dehors, à cause de la brume, une brume épaisse comme à Islande, qui avait fait une espèce de demi-nuit, pendant six jours consécutifs. Mon père dut confesser lui-même qu'il faudrait peut-être attendre les premiers soleils de mars avant de retrouver aubaine pareille pour la quête du poisson fin.

« C'est égal, dit-il. Tu risques de perdre ton âme : à ta place, moi, j'aimerais mieux perdre ma pêche. »

Je ripostai :

« Où donc est le commandement de Dieu ou de l'Église qui défend de gagner son pain la veille de Noël ? Est-ce qu'il ne faut pas manger ce jour-là comme les autres jours ?

– Tu fais le beau raisonneur, reprit-il. Moi, je crois ce qu'on m'a toujours dit : à savoir, que la nuit de Noël, à partir de minuit, appartient à Dieu. Et es-tu sûr qu'à minuit tu ne seras pas encore sur les lieux de pêche ?

– Je serai où je pourrai.

– À ton gré. Je t’ai averti. Le reste te regarde : tu as l’âge de raison... Un dernier conseil, pourtant. Si, à certain moment, tu remarques quelque chose de bizarre à bord, hale au plus vite l’ancre, dresse sa croix dans l’air au bout de tes poings, et, ayant fait agenouiller tes hommes, entonne le chant de Nédélek* . »

Je haussai ironiquement les épaules et pris, pour me rendre au port, le chemin des Crec’h, afin de prévenir les hommes de l’équipage qu’on allait embarquer. Ils étaient cinq, tous des lascars de mon espèce, et plus préoccupés de faire bouillir la marmite quotidienne en ce monde-ci que de s’assurer leur part de paradis en l’autre. Je pourrais les appeler en témoignage, car ils sont encore vivants, à l’exception du mousse, le petit Dudored, mort il y a une vingtaine d’années, de la fièvre jaune, à Montevideo. C’étaient Pierre et René Balanec, de Roc’h-Vrân, Louis Rudono, du Cosquer, et Gonéry Mezcam, de Kerampoullou. Ils m’eurent bientôt rejoint à la cale, leurs sabots-

* Nom breton de Noël.

bottes aux pieds et le surôit noué sous le menton. Dix minutes plus tard nous voguions à toutes voiles, faisant cap vers les Sept-Îles.

La brise donnait bien. C'était plaisir d'aller. Il n'y avait, du reste, que nous de sortis. Les autres bateaux dormaient sur le flanc, tirés à sec derrière le môle.

« Tas de flâneurs ! dit Pierre Balanec, en montrant du doigt des groupes de pêcheurs perchés, les bras croisés, sur le glacis de l'ancienne batterie. Ça n'a pas, peut-être, dix sous chez soi pour faire la Noël, et ça fainéante aujourd'hui pour se préparer à nocer demain.

– Oui, continua Rudono sur le même ton, et c'est à nous qu'ils demanderont de les régaler, à l'issue de la grand-messe, par-dessus le marché ! »

Je leur contai le colloque que j'avais eu avec mon père.

« Peuh ! des idées de vieilles femmes ! » s'écrièrent-ils en chœur.

Dudored, cependant, qui changeait l'écoute de

foc pour la seconde bordée, risqua d'une voix timide :

« Il y a une chose qui est sûre : le mari de ma grand-mère s'est perdu par un soir pareil, entre minuit et une heure du matin.

– Le mari de ta grand-mère, c'était peut-être bien ton grand-père, farceur ! » s'écria Gonéry Mezcám en éclatant de rire.

Et l'on parla d'autre chose.

Une fois dans les eaux de l'île aux Moines, nous commençâmes à pêcher, et chacun fut à sa besogne. Mais, contre nos prévisions, le poisson remontait peu. Nous avions compté sur la douceur du temps pour l'attirer, mais il ne se pressait pas, demeurait blotti dans les fonds. Au bout d'une heure ou deux d'attente, un des hommes, je ne sais plus lequel, proposa de gagner plus au large.

« Allons ! » fis-je.

La manoeuvre était bonne : nous ne fûmes pas plus tôt au vent des îles qu'à chaque coup de filet nous ramenâmes quelque chose.

« Ça va bien ! » disaient les camarades.

Nous étions maintenant tout à la gaillarde joie du travail qui apporte avec lui son profit. Une ardeur fiévreuse nous animait : c'était comme si nous nous fussions juré de vider les entrailles de la mer. Le mousse n'avait que le temps de tirer les belles pièces pour les mettre à l'abri dans les paniers.

« Attrape ça, morveux », lui criait-on, en lui lançant dans les jambes quelque turbot tout palpitant.

Ou bien encore :

« Est-ce qu'il en pêchait de cette taille-là, le mari de ta grand-mère ? »

Et de rire, vous pensez ! Jamais nous n'avions été si gais. Les heures s'écoulaient sans que nous y prissions garde. Nous ne nous aperçûmes même pas que la lumière baissait : nous n'avions d'yeux que pour les grandes eaux couleur de vert-de-gris, qui soulevaient la barque par longues oscillations régulières et nous livraient libéralement leur provende. Seul, Dudored, dans les intervalles de

moindre presse, glissait un regard vers les lointains déjà plus assombris. Il n'avait pas notre tranquillité, quoique – vous le verrez par la suite – il ne manquât pas de crânerie, le gamin ! L'approche du soir le tourmentait. Il fut d'abord sans oser en rien dire. À la fin il m'interpella :

« Je crois bien qu'il se fait tard, patron... Et ça sera dur, s'il faut rentrer avec jusant. »

Il avait raison : jusant et vent de noroît, tout serait contre nous, si nous ne nous dépêchions pas d'attraper la barre des Sept-Îles pendant que nous avons encore flot pour la franchir. Ce sont des courants terribles, vous savez, et qu'on ne passe pas comme on saute un talus. J'allais me ranger à l'avis de l'enfant et commander le départ. Mais les autres ne l'entendaient pas ainsi. Le démon du lucre était entré en eux et les possédait : plus ils avaient eu de poisson, plus ils en voulaient avoir. Ils protestèrent d'une seule voix.

« De quoi se mêle-t-il, ce veau mal sevré ! Est-ce qu'on lui demande l'heure qu'il est ?

– Non, répliquai-je, mais il faudrait peut-être

l'écouter tout de même, quand il la donne.
Voyez ! »

Et je leur désignai l'horizon de terre sur qui les masses d'ombre commençaient à tomber, annonçant la nuit.

« Bah ! bah ! Un dernier coup de filet, patron !... Rien qu'un. »

Ils étaient enragés, ma parole ! Et, pour dire la vérité vraie, je ne l'étais pas moins qu'eux, puisque, cependant, non seulement je ne m'opposai pas, mais donnai moi-même la main à ce coup de filet supplémentaire qui faillit être cause de notre perte... J'arrive au vilain moment de mon histoire : permettez que je rallume mon brûle-gueule, soit dit sans vous offenser.

II

Cloarec se pencha vers le foyer, y cueillit une braise dans le creux de sa main et l'appliqua sur

le fourneau de sa minuscule pipe en terre. Pour aspirer les premières bouffées, ses joues s'évidèrent jusqu'à faire toucher intérieurement leurs parois. Un grillon se mit à crisser dans le silence.

– Alors, ce coup de filet ?...

– Oh ! reprit le conteur, il fut tout simplement superbe. Mais c'est après... Ah ! nom d'une misère !... Enfin voici.

Nous avons fini de tout ranger à bord, les voiles étaient en haut et je venais de m'asseoir au gouvernail pour virer, lorsque, en jetant les yeux sur la misaine, je la vis faseyer doucement, comme s'il calmissait. Ça, vous concevez, c'était un ennui. Si le vent nous faussait compagnie juste au moment où le flot allait lui-même nous manquer, nous étions, comme on dit, dans de vilains draps. Il n'y avait pas de raison, en effet, pour qu'une fois pris par le courant des îles, sans une risée pour appuyer notre marche, nous ne tournions indéfiniment dans ces parages jusques *ad vitam sempiternam*, c'est-à-dire jusqu'à mi-

marée ; encore, pour en sortir à cette minute-là, faudrait-il souquer ferme sur les avirons. Et c'était à tout le moins trois ou quatre heures à droguer au large, dans la nuit, avant de pouvoir cingler vers le port.

Du coup, je n'avais plus le coeur à rire. Et il était aisé de voir qu'il en allait pareillement de mes compagnons. Assis à leurs postes, sur les bancs, les uns face à l'avant, les autres face à l'arrière, ils regardaient vaguement dans le gris de l'obscurité tombante, sans mot dire. La journée décidément finissait mal.

Je conservais toutefois l'espoir d'atteindre la redoutable barre en temps propice. Nous n'en étions plus qu'à une demi-encablure, quand la voix de René Balanec s'éleva, roulant une bordée de jurons :

« Nom de... nom de... nom de...

– Quoi ? qu'est-ce qui te prend ? » demandai-je.

Il regardait par-dessus ma tête, vers la haute mer, dans la direction de l'ouest.

Je grognai, agacé :

« Parleras-tu, sagouin !

– C’est du propre ! fit-il. Voilà maintenant que ça brouillasse là-bas.

– Y a pas de doute, en effet : c’est la brume », déclarèrent Mezcarn et Rudono.

Je m’étais retourné, d’un mouvement subit, et je dus, hélas ! constater qu’il n’y avait pas de méprise possible. C’était bien la brume, la satanée brume qui, balayée seulement de la veille, revenait à la charge, envahissant de nouveau l’espace, tissant dans l’entre-deux du ciel et de l’eau sa trame d’étoupe molle et déjà cernant l’horizon du soir, prête à tout aveugler.

« La gueuse ! c’est elle qui a muselé le vent », bougonna Pierre Balanec.

La mer, aux flancs de la barque, commençait à frissonner : des plaques d’écume – des crachats, comme nous disons – filaient avec rapidité dans le sillage, et, sous nous, on sentait le chêne des planches vibrer. Nous étions dans le *coureau* des îles. Je me dressai sur mes pieds.

« Hé, mousse ! arrive à ma place, et tâche de gouverner au plus près... Nous autres, aux avirons, tous !... Hardi là ! » commandai-je en donnant le premier l'exemple.

Et maintenant, comprenez bien : je m'étais mis à la rame de tribord, avec Mezcam ; les deux frères Balanec étaient à la rame de bâbord.

« Toi, avais-je dit à Louis Rudono, veille devant, à cause des cailloux. »

Vous savez s'il y en a, dans ces parages d'enfer !... Dès lors – bien que je n'eusse pas encore passé l'examen de pilote –, je les connaissais tous, certes, comme si je les eusse plantés moi-même, ces cailloux de malheur ; et, de nuit aussi bien que de jour, à mer haute comme à mer basse, je me serais débrouillé au milieu d'eux, les mains dans les poches et les yeux fermés. Mais par temps de brume, holà !... Ça n'est ni du jour ni de la nuit, la brume !... Je n'avais guère à compter que sur l'oeil de Rudono. C'est vrai qu'il en avait un comme on n'en voit plus. Le rémouleur qui lui avait aiguisé la prunelle n'avait pas volé son argent, ah ! non.

Tout de même je n'étais pas trop rassuré.

Rappelez-vous bien, n'est-ce pas, comme nous étions distribués dans le bateau : lui, Rudono, sur l'avant ; le petit Dudored à la barre ; nous quatre, les Balanec, Mezcarn et moi, deux par deux sur chaque aviron.

« Eh, ohé ! souque !... »

Nous n'épargnions pas l'huile à bras, je vous promets. Sous notre effort vigoureux, la barque vola. Le gros Pierre Balanec sortait à intervalles réguliers du fond de sa large poitrine de formidables : *Ahan ! ahan !* pour marquer la cadence. Mais nous avions beau forcer de vitesse, la brume surnoise, furtivement, nous gagnait. Elle ne nous avait pas rattrapés encore : un reste de jour éclairait les eaux dans notre voisinage. Visiblement, néanmoins, nous commençons à être emprisonnés.

Le grand linceul d'ombre pâle rétrécissait peu à peu son cercle, et c'était maintenant comme un immense mur flottant derrière lequel tout se perdait, s'évanouissait peu à peu, la terre d'abord, très lointaine – puis les îles, plus proches –, et

enfin les éclats mêmes des phares qui venaient d'allumer leurs feux. Seul, celui de l'île aux Moines demeura quelque temps suspendu comme un astre fantôme dans le ciel noyé ; puis il ne fut plus qu'un halo trouble ; puis ce halo, à son tour, s'effaça, et tout disparut.

« Bonsoir la camoufle ! » dit Rudono, qui était désormais notre unique phare.

Et il cria au mousse :

« Gouverne toujours tout droit, hein, petit !

– Oui, oui », répondit de l'arrière la voix grêle et un peu enrouée du gamin.

Une humidité glaciale pénétrait nos membres. L'haleine de la brume était déjà sur nous, et nous respirions son étrange odeur de roussi, si âcre qu'elle nous raclait la gorge. Nous n'avions plus à espérer de lui échapper. Si, du moins, nous réussissions à traverser les rapides, avant qu'elle nous eût liés dans ses mailles !... Après, ma foi, tant pis ! on voguerait comme on pourrait, à l'aveuglette. L'essentiel était de parer au danger le plus pressant : une fois en eaux calmes, on

verrait à s'orienter.

Et nous nous cramponnions à nos rames avec une ardeur de galériens sous le fouet du garde-chiourme. De minute en minute, je demandais à Rudono :

« Quoi de neuf ? »

Il trempait sa main dans le clapotis le long de l'étrave, et répondait :

« On doit encore être dans le grand coureau, car ça frise dur... Un peu de courage, les enfants ! »

Du courage, nous en eûmes, parbleu ! jusqu'à ce qu'il nous fût démontré que ça ne servait de rien. Comme je répétais ma question pour la dixième ou quinzième fois, Rudono murmura :

« C'est singulier : on dirait que nous n'avancions plus... »

Ploc... ! Il n'avait pas fini de parler que nous sentîmes sur nos épaules comme la tombée brusque d'un manteau de ténèbres humides. En un clin d'oeil nous en fûmes tous enveloppés. Des ténèbres d'ailleurs qui n'en étaient pas ; ou

plutôt il surnageait là-dedans une espèce de clarté triste, funéraire, une clarté de l'autre monde, quoi !... Si épaisse que fût la buée, elle ne nous empêchait pas de nous voir ; seulement, nous nous voyions comme si nous avions été à des milles les uns des autres. Encore ce que nous distinguions était-ce moins nos personnes que des formes de nous-mêmes, des ombres bizarres, méconnaissables, démesurément agrandies. Ainsi Gonéry Mezcam, qui était assis vis-à-vis de moi au même aviron, je dus étendre le bras vers lui pour me persuader, en touchant son tricot, qu'il n'avait pas quitté son banc et que cette silhouette gigantesque, c'était lui...

La barque, elle, avait l'air d'une chose sans bords qui eût flotté dans du vide ; la voile... pfutt !... une brume dans la brume, comme la mer, comme le ciel, comme tout...

« Ça y est ! dit la voix d'orgue de Pierre Balanec. Nous sommes dans le pot au noir !... »

Et presque aussitôt, là-bas, à l'avant du bateau, très loin, nous entendîmes Rudono qui hurlait :

« Bon ! ce n'est pas seulement que nous

n’avançons plus, les amis..., nous drivons ! »

Ah ! sacré matin ! quel souvenir !... Je ne sais pas ce que je n’aurais pas donné pour être chez nous... Croyez ce que je vous dis, les gars : laissez les turbots en paix et restez vous-mêmes au coin du feu, la veille de Noël.

III

Le vieux Cloarec cracha dans l’âtre, soupira, fit une pause qui nous parut longue.

– Vous ne voulez pas, au moins, nous signifier que vous êtes au bout de votre histoire ? protesta au nom de l’assistance Perrine Ourgam, la mère des Menguy.

– Je n’avais plus de salive, répondit assez durement le pilote.

Et il poursuivit :

– En drive !... Que faire ?... Nous n’avions

plus qu'à laisser aller nos rames, n'est-ce pas ? et à nous laisser aller nous-mêmes où il plairait au sort de nous conduire. Car de lutter davantage pour essayer de franchir la barre, il n'y fallait pas songer. Ce devait être maintenant l'heure du jusant plein : les courants étaient nos maîtres. À quoi bon les contrarier inutilement ? Je fis amener les voiles.

« Après tout, dis-je par manière de consolation, si nous drivons, c'est vers la haute mer. Et nous y serons plus en sécurité que parmi les récifs pour attendre le retour du flot. Il n'est que de patienter. »

N'empêche que c'était un bon tiers de la nuit à passer au large, et qu'à supposer qu'il ne survînt aucune complication, nous ne serions jamais rentrés au port avant les approches du matin. La perspective n'avait rien de folâtre, surtout que le brouillard épaississait toujours son linceul.

Elle nous impressionnait, malgré nous, cette atmosphère étrange où nous glissions d'une allure d'ombres, plus semblables à des spectres qu'à des êtres vivants. Roulés dans nos cirés, la visièrè du

suroît rabattue sur les yeux et les mains dans nos manches, nous nous tenions recroquevillés et muets. Car nous n'avions même plus d'entrain à causer, d'autant qu'on ne pouvait ouvrir la bouche sans avaler cette horrible fumée d'eau, qui sentait l'enfer. La brume, d'ailleurs, semblait avoir immobilisé toutes choses. Le bruit même de la mer s'était comme fondu. On eût dit que rien n'existait plus, qu'on flottait dans quelque océan de la mort.. Et c'était un silence... un silence !...

Combien de temps dérivâmes-nous ainsi, je ne saurais vous le marquer. Nous ne nous rendions pas plus compte de la durée que de quoi que ce fût au monde. La brume était en nous comme autour de nous : elle avait envahi notre esprit aussi bien que nos corps. Nous ne vivions plus qu'en songe.

Or tout à coup la voix du mousse héla, très faible :

« Patron !

– Quoi ? demandai-je en secouant à demi ma torpeur.

– Je ne sais pas comment cela se fait, mais le sûr, c’est que nous sommes un de plus à bord. »

Nous nous levâmes tous en sursaut.

« Qu’est-ce que tu chantes là ? » m’écriai-je, furieux et angoissé tout ensemble.

Mezcam ricana :

« Cet imbécile a la berlue.

– Dame ! comptez vous-même », répliqua l’enfant.

Je comptai... Et maintenant, croyez-moi ou ne me croyez point, mais il n’y avait pas à dire... au lieu de six que nous étions au départ, à cette heure nous étions sept. Dudored n’avait pas menti. Les autres, à tour de rôle, se mirent à recompter après moi :

« Oui, sept ! nous sommes bien sept à bord », déclarèrent-ils tous, avec un tremblement d’épouvante dans la voix.

Quel était ce septième ? Impossible de le reconnaître. Dans cette brume, toutes les silhouettes se ressemblaient, et, de vouloir distinguer les visages, c’eût été peine perdue.

« Faites l'appel comme au service, patron », conseilla Rudono.

J'appelai donc par rang d'âge, Pierre Balanec, d'abord, puis Gonéry Mezcam, puis Louis Rudono, puis René Balanec, puis Lommik Dudored. Au fur et à mesure, ils répondaient de toute la force de leurs poumons :

« Présent ! »

L'opération finie, Rudono s'écria :

« Celui qui n'a pas répondu, c'est celui que voici ! »

Son geste désignait quelqu'un qui se tenait adossé au mât. Il se précipita pour le saisir au collet ; mais il abaissa aussi vite le poing, car la voix de basse-taille du gros Balanec prononçait :

« Erreur ! c'est dans moi que tu as croché.

– Alors, c'est à n'y rien comprendre... »

Il y eut entre nous un silence plein d'indicible terreur. Nous restions debout, frémissants, n'osant nous regarder les uns les autres, par crainte que la silhouette sur qui s'arrêterait notre regard ne fût précisément celle du mystérieux

inconnu. Mais soudain le mousse héla de nouveau :

« Patron ! »

Qu'allait-il m'apprendre ?

« L'arrière du bateau s'enfonce, continua-t-il. Le bordage est déjà presque au niveau de la mer. »

La même idée nous vint à tous : c'était évidemment le poids du septième, le poids du passager surnaturel, qui nous entraînait dans l'abîme. Je commandai néanmoins, pour tenter, si possible, d'alléger l'embarcation :

« Jetez tout ! »

Les paniers de poisson, il va sans dire, défilèrent les premiers. Puis chacun lança par-dessus bord tout ce qui se trouva sous la main. Ce fut un saccage. Le bateau cependant ne « soulageait » pas. Comme je cherchais à tâtons qu'est-ce qui pouvait bien rester dont on pût se débarrasser encore, mes doigts rencontrèrent le fer de l'ancre. Brusquement, les paroles de mon père, auxquelles, dans ma stupeur, je n'avais

même pas eu la présence d'esprit de songer, se réveillèrent d'elles-mêmes au fond de ma mémoire.

« Holà ! criai-je, ne jetez plus ! »

Et, dressant au-dessus de mon front la croix de l'ancre, j'entonnai l'hymne de Nédélek :

*Ebars eur gêr a C'halilé**...*

Les autres me dirent plus tard qu'en cet instant ils me crurent devenu fou, chose qui leur paraissait à la vérité d'autant plus explicable qu'ils sentaient, eux aussi, leur raison les abandonner.

« Le bateau remonte ! » cria Dudored, d'un accent joyeux, comme je reprenais haleine pour passer au second verset.

Tous, cette fois, d'un mouvement spontané, unirent leur voix à la mienne, le creux de Pierre

* « Dans une ville de Galilée... »

Balanec retentissant avec un fracas de grandes orgues. Et ce fut une chance singulière, vous allez voir... Durant une pause, en effet, de là-haut, du fond de la brume, un appel descend :

« Ohé ! gare à l'accostage ! Lofez en douceur ! »

Qui a parlé ? Nous levons la tête. Un éclair rouge fauche le brouillard, presque immédiatement suivi d'un éclair blanc. C'était le Triagoz.

« Je distingue la tour du phare », articula Rudono, qui avait recouvert ses yeux de voyeur.

Vous devinez le reste. Contrairement à nos calculs, les courants, au lieu de nous entraîner au large, nous avaient fait driver vers les roches du Triagoz. Sous voiles, avec la moindre brise, nous nous fussions inmanquablement broyés. Mais il n'y avait, je vous l'ai dit, ni lames ni vent ; de sorte que là où nous aurions pu trouver notre perte, nous trouvâmes le salut. Prévenus, nous accostâmes sans encombre. Le gardien de guet nous attendait sùr le seuil de la porte, un fanal à la main.

« Vous avez bien fait de hurler, nous dit-il ; si je ne vous avais pas entendus à temps, vous alliez dans les remous. »

À ce moment, des échos de sonneries de cloches lointaines tremblèrent dans le brouillard.

« Tiens ! la messe de minuit à terre », reprit l'homme du phare.

Nous nous découvriâmes en nous signant.

Et le pilote conclut :

– Voilà ce qui m'est arrivé. Le lendemain, nous rentrions au port, sur le coup de six heures, à la petite aube, sans turbots. Mon père achevait de revêtir ses habits de fête. Il ne m'interrogea point, mais, à la confusion de ma mine, il se douta bien que j'étais à jamais guéri de la prétention d'en remonter aux anciens.

– Et le septième, demandai-je, quand avait-il disparu et qui pensez-vous aujourd'hui que ce pût être ?

Le bonhomme inclina sa tête crépue et haussa ses vieilles épaules :

– Je vous ai dit ce que je savais ! fit-il en renfonçant ses petits yeux bleus, pleins de rêve, sous les grands sourcils embroussaillés.

Table

François Coppée.....	4
Les sabots du petit Wolff	5
Camille Lemonnier	14
La Noël du petit joueur de violon.....	15
Guy de Maupassant	55
Conte de Noël.....	56
Alphonse Daudet	69
Les trois messes basses	70
Nathaniel Hawthorne	87
Le banquet de Noël	88
Charles Dickens	129
L'arbre de Noël	130

Anatole Le Braz	166
La Noël de Marthe.....	167
L'aventure du pilote	190

Cet ouvrage est le 289^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.